

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

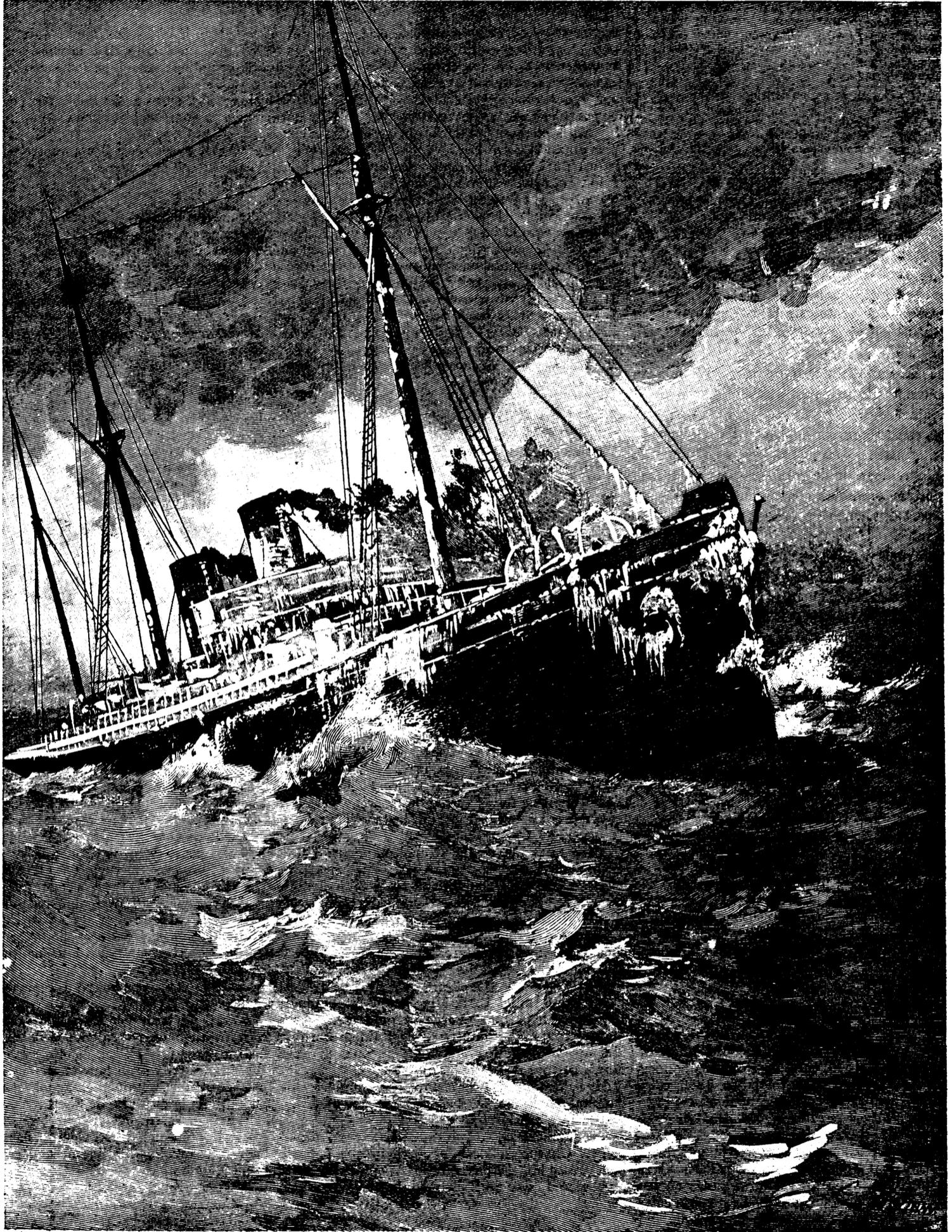
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 455—SAMEDI, 21 JANVIER 1893,

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UN GÉANT TRANSATLANTIQUE DURANT UNE TRAVERSEE DHIVER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 JANVIER 1893

SOMMAIRE

TEXTES.—Primes aux lecteurs du "Monde Illustré."—A temps perdu, par Benjamin Salte.—Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E.—Pensées du 31 décembre, par Bluet.—Une traversée en hiver, par J. St-E.—Sur l'amiré.—Le lieutenant-colonel Vohl, par X....—Bonne année, par Elis Martin.—Le départ, par Mathias Flion.—Madame Carcalier, par Beck.—Nouvelle à la main—Un lion en liberté, par J. St-E.—Nouvelle canadienne : Ma première déception, par Pedro—Choses et autres.—Feuilletons : Les mangeurs de eu, par Louis Jacolliot ; La balle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Un géant transatlantique durant une traversée d'hiver.—Portrait du lieutenant-colonel Vohl, chef de la police de Québec.—Carnet du "Monde Illustré."—Un lion en liberté.—Gravures du feuilleton, Les mangeurs de feu.

PRIMES AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ n'emploie pas de solliciteurs pour étendre sa circulation.

Il réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents.

Tous les mois, LE MONDE ILLUSTRÉ fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant qu'il a ainsi économisé.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs et afin que les efforts individuels ou de groupe ne soient pas frustrés, chaque exemplaire est numéroté, en sorte que la part de chance de chacun est absolument sauvegardée.

Nous avons d'abord eu l'idée de créer des prix de concours à ceux qui nous feraient parvenir le plus grand nombre d'abonnés ; mais nous avons constaté l'injustice de ce mode pour les villages ou les centres trop peu nombreux, qui seraient toujours dans la minorité. Pour égaliser les chances, tous sont mis sur le même pied de rivalité, et c'est le sort qui décide entr'eux. Nous préférons la multiplicité des agents divisant leur travail et leurs résultats à l'excellence d'un nombre limité de travailleurs.

A TEMPS PERDU



VOICI des notes que je retrouve au fond d'un tiroir ; la première parle des pratiques pieuses, connues sous le nom d'Archiconfréries, très répandues en Canada, il y a trente ou quarante ans.

** Charles - Eléonore Dufriche-Desgenettes, né à Alençon, France, en 1778, prêtre en 1805, curé de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, en 1832, fonda, en 1836, cette célèbre association de prières, nommé d'abord : *Archiconfrérie du très saint et immaculé cœur de Marie pour la conversion des pécheurs*. Ses sermons, homélies, etc., forment quatre volumes in-12.

Le siège de l'Archiconfrérie est à Paris, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, située un peu au nord de la banque de France. Le nom de cette église vient, dit-on, de la prise de la Rochelle, qui eut lieu en 1629, mais le temple même ne paraît pas avoir existé avant 1651. L'autel de la sainte Vierge, à droite du chœur, est richement orné, bien

qu'il ait été dépouillé de ce qu'il avait de plus précieux par les insurgés de la Commune. Les murs de toutes les chapelles sont couverts de plaques de marbre portant des inscriptions en *ex-voto*. Les boiseries du chœur sont très remarquables. Carle Vanloo peint pour cette église des épisodes de la vie de saint Augustin et une allégorie de la prise de la Rochelle.

A deux pas s'ouvre la place des Victoires, ronde comme un sou, construite en 1685 sur les dessins de Jules Hardouin-Mansard, auteur des palais de Versailles, du dôme des Invalides, de la place Vendôme, etc. La statue dorée de Louis XIV qui occupait le milieu du cercle appelé place Dauphine, fut abattue en 1792 et remplacée par un obélisque où étaient inscrites les victoires des armées républicaines de la France, ce qui imposa le nom actuel de "place des Victoires." Desaix a eu sa statue en ce lieu. On l'enleva en 1814, mais Napoléon avait dit : "le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal ;" c'est là en effet, à l'hospice du mont Saint-Bernard, que sont déposés les restes du brillant général. La statue de Louis XIV, actuellement visible sur la place des Victoires, est trop grande pour l'espace qui l'entoure et, chose amusante, le roi porte sa perruque insensée tout en ayant les jambes nues et le haut du corps recouvert d'une tunique romaine ; le cheval que monte ce souverain sans culotte se cabre et repose sur le bout de sa queue. En plein beau quartier de Paris, vous voyez cette drôle de machine, qui est l'œuvre de François-Joseph Bosio, s'il vous plaît ! C'est *Louis XIV triomphant*, d'après le catalogue des œuvres du grand sculpteur. Si jamais Hébert nous fabriquait un d'Iberville de ce genre, il serait traité de *gosseu*.

** Extrait d'un livre de méditations intitulé *L'Honneur comme il le faut*, par le Père Marchal :

"Nelson, jeune encore, étant débarqué au Canada, oubliait, dans une félicité coupable, son vaisseau et son avenir. Quelques hommes de son équipage perdent patience, descendent à terre, arrachent de force leur capitaine aux bras qui le retiennent captif, et s'écrient : "Nelson, le vent souffle et la gloire t'appelle !" Le Père Marchal, s'adressant à la France, ajoute : "Jeunesse de ma patrie ! il y a des bras qui sont des chaînes, des baisers qui tuent le génie, des ivresses qui mènent à l'opprobre ; sois grande, et ne méprise pas la voix qui te crie, comme autrefois les marins à Nelson : *la gloire t'appelle !*"

En 1782, Nelson, âgé de vingt-quatre ans, commandait la corvette *Albermale*, de vingt-huit canons, se trouvait en rade de Québec. Il fit la connaissance de la belle Miss Prentice, fille ou nièce d'un hôtelier de la côte de la Montagne, et se détermina à quitter la marine pour demeurer avec elle, mais un jour les officiers de son bord l'enlevèrent de force, au nez de la sirène terrestre et rendirent à ce futur grand homme l'empire de la mer.

Vers le même temps, Napoléon, "qui n'était encore que Bonaparte," se liait, à Valence, avec mademoiselle du Colombier, et traçait des plans de commerce, dans tout le sérieux et la conviction d'un homme qui voulait parvenir à quelque chose. La mort de son père et les grondements de la révolution française, le mirent sur une autre voie.

** Le 3 juillet 1819, Mgr Plessis s'embarquait à Québec sur le brick *George Symes*, de deux cents quatre-vingt-cinq tonneaux, capitaine Brushby, accompagné de MM. P. Flavien Turgeon et Jacques Lartigue, tous deux évêques, plus tard.

Mgr Plessis avait emprunté des religieuses de l'hôpital général de Québec, un nègre nommé François Cazeau *alias* John.

Ces jours-là, on voyait une comète au firmament. Chacun se demandait ce qu'elle pouvait bien présager. Disons qu'elle annonçait la mort prochaine du duc de Richmond, notre gouverneur général.

** Il y a cent ans, lorsque nos législateurs furent appelés, pour la première fois, à se gouver-

ner d'après la constitution anglaise, personne, on peut le dire, n'avait fait une étude sérieuse de ce sujet, mais il existait, dans le Bas-Canada, un exemplaire de l'ouvrage de Delorme, un Suisse qui avait écrit là-dessus, et les chefs du parti canadien se donnèrent la peine de copier à la plume ce nouvel évangile. Il en résulta qu'ils furent promptement renseignés sur la nature de ce genre d'administration, ce qui surprit assez le parti anglais. En 1808-10 *Le Canadien* citait fréquemment Delorme, en réponse aux attaques du *Mercury*.

** Je lis dans *Le Canadien* du 13 juin 1807 : "Il y a une famille dans la paroisse de Beauport qui compte quatre-vingt-douze cousins et cousines germains, dont cinq seulement sont morts depuis quelques années. Ce nombreux cousinage provient de douze souches dont sept garçons et cinq filles."

C'était comme cela il y a quatre-vingt-cinq ans, et c'est encore de même.

** Qui de nous n'a entendu chanter *Kathleen Mavourneen* et n'a éprouvé une partie des émotions que les Irlandais ressentent toujours à l'audition de ces accents étranges et si profondément poétiques ? Eh bien ! l'auteur de cette musique est mourant à Baltimore, dans l'hôpital des pauvres. Son nom est Frédéric-Nicolas Crouch. Il est âgé de quatre-vingt-quatre ans. On cite deux éditeurs qui ont fait fortune par la vente de sa ballade, sans lui verser un seul sou. C'est en 1835 qu'il la composa. Depuis, en mille et mille circonstances, il l'a entendue résonner dans les rues, les concerts, les maisons particulières, comme une plainte ironique qui le poursuivait, lui le déshérité, qui avait eu une attaque de génie, selon le mot de Lamartine, et qui en subissait les conséquences durant toute sa vie. Ma foi, la gloire, tournée de cette manière, ne vaut rien.

Rouget de l'Isle a vécu pauvre et est mort de même. Robert Burns n'avait jamais cinq sous dans sa poche. L'auteur de *Home sweet home* n'a jamais eu de chez lui. Le poète qui fit la chanson de la *Chemise* creva de faim durant cinquante ans.

Ce n'est point comme en Canada ! Ici nous n'écrivons pas de chefs-d'œuvres, mais nous vivons bien et nous mourons gras.

** Le général Sherbrooke, qui fut gouverneur du Canada en 1816, était de l'école de ces terribles soldats de la guerre d'Espagne et de Portugal, durs à eux-mêmes comme aux autres et coupant court aux embêtements par des coups de sabre ou une balle de pistolet. M. Charles Walkem qui datait à peu près de ce temps-là, m'a conté deux anecdotes concernant Sherbrooke.

La première eut pour théâtre un bureau de la citadelle de Québec. Ce jour-là un certain commissaire pourvoyeur de l'armée se présentait, arrivant d'Europe. En voyant sa carte le gouverneur regarda l'homme de travers et lui dit :

—Aviez-vous un frère dans le service des farines, en Espagne ?

—Oui, mylord.

—Vous savez que je l'ai fait pendre ?

—Oui, mylord.

—C'est bien, vous pouvez commencer votre besogne.

—Oui, mylord, répondit le pauvre diable, se retirant à reculons et saluant tout bas.

Une autre fois, c'était en Espagne, vers 1809 ; Wellington tenait son bureau au second étage d'un palais. Un capitaine espagnol était venu se plaindre de la conduite de Sherbrooke à son égard et venait de sortir, lorsque Sherbrooke entra.

—Ah ! puisque vous voici, tâchez donc, mon brave Sherbrooke, de vous arranger avec le capitaine Mendoza.

—C'est arrangé, mylord.

—Comment ? Il sort d'ici.

—Justement, je l'ai rencontré à la tête de l'escalier et je l'ai jeté à bas. C'est fait pour les Espagnols ces choses-là.

Dans un livre écrit vers 1820, par un officier de

la garnison de Québec, je vois un autre exploit de Sherbrooke. A la revue, le cheval de l'adjudant d'un régiment bronchait sans cesse. Le gouverneur se fâcha.

—Un tel, défaites-vous de cet animal.

La revue suivante, même cheval toujours piaffant et tournant. Sherbrooke fait un signe à l'adjudant, qui s'approche, retire un revolver de ses fontes, casse la tête du cheval et observe sèchement :

—Je vous avais dit de vous en défaire.

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous accusons réception d'un magnifique calendrier pour 1893, celui de la maison Thibaudeau Bros. & Co. On en a fait une œuvre d'art, donnant une juste idée de cette puissante maison de commerce. Mille gratitudes.

* *

Tous nos correspondants ne sont pas censés connaître certain petit secret, fort important pour s'assurer bon accueil auprès de messieurs les compositeurs d'un journal. Cela consiste à ne leur présenter jamais de copie écrite au verso des feuillets : chaque feuille de papier ne doit servir que pour une page, n'en déplaie à l'esprit d'économie.

J'ai voulu communiquer ce talisman aux écrivains, de mes amis ; car il n'y a pas à se le dissimuler, c'est une puissance, dans tout journal, même au MONDE ILLUSTRÉ, que les typographes, le prote surtout, et il vaut mieux, dès l'abord, s'assurer leurs sympathies. . . . Ils disposent d'une arme si terrible : la *coquille*, l'affreuse coquille.

* *

Pour lundi prochain, le 23 janvier, le Cercle Ville-Marie, insatiable de succès artistiques et littéraires, annonce une nouvelle séance, et magnifique : conférence, chant, musique instrumentale, agrémentés de récitations et d'une fort gentille opérette. M. Victor Delahaye, sera le conférencier du jour. La réputation européenne de ce maître diseur promet un régal de l'esprit qui rappellera la tournée triomphale du professeur David, il y a quatre ou cinq ans. C'est assez pour que Montréal français se rende en foule au Cercle Ville-Marie, et nous sommes sûrs qu'il y sera.

* *

Nos lecteurs, qui ont tous le bon goût artistique, ne se feront pas faute d'admirer le magnifique calendrier pour 1893 que leur présente LE MONDE ILLUSTRÉ dans sa livraison de cette semaine. Ils nous sauront gré, nous aimons à le croire, de l'avoir ainsi choisi pour eux. Cette splendide page de dessin, une des plus fines et nobles pièces qu'ait produites le crayon français, si habile entre tous, toujours, est empruntée à notre distingué confrère parisien, *Le Journal Illustré*. De légères modifications que notre artiste a su faire avec talent, pour ne déparer point l'original, ont permis au MONDE ILLUSTRÉ de faire bénéficier ses lecteurs de cette œuvre unique en son genre.

* *

Quelques articles de fin d'année nous sont justement venus de nos correspondants de France, ou, au pays, les plus éloignés. Ne voulant point en priver nos lecteurs, nous les donnons à présent, un peu en retard, nous l'avouons, sur la circonstance. Ces envois, qui nous arrivent quinze ou vingt fois vingt-quatre heures après le jour d'échéance, sont d'autant plus hors de date que LE MONDE ILLUSTRÉ est toujours préparé, une semaine tout près, en avance sur sa date d'édition.

Voilà une particularité que ne manqueront pas de noter tous les nôtres, sans doute, lecteurs et collaborateurs. Les intéressés en feront leur profit, surtout à l'aurore des années nouvelles, dont nous verrons, je suppose, les uns et les autres, une nombreuse série, pleine de félicités !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*J.-A. G. . . .*, Sherbrooke.—Impossible de publier vos vers, et pour deux bonnes raisons. D'abord, comme vous dites bien, parce que ce n'est encore qu'un *essai*, qui annonce quelque chose, mais demande de l'exercice, beaucoup d'exercice. Les exigences de l'hémistiche, pour l'alexandrin et les écueils de l'hiatus, vous jouent, entre autres, de mauvais tours. Ensuite, parce que vous ne donnez aucun nom responsable. Je regrette, et vous encourage fort à vous reprendre.

M. l'abbé F.-X. B. . . ., à Fort Kent, E. U.—Jolie revanche littéraire que votre chanson du Canadien, monsieur le curé ; Jean-Baptiste aura droit d'en être fier. Au MONDE ILLUSTRÉ, nous lui ferons la place belle. A bientôt.

Gaston Damour, St-Hyacinthe.—Indispensable, je le répète, ce nom *responsable* que nous demandons. Voyez-vous, il y a des gens qui se font si peu scrupule de nous adresser, sous un nom d'emprunt, des vers, voire même de la prose, cueillis ça et là dans les vieux auteurs, à notre insu. Supercherie sans excuse. Vos deux strophes sont gentilles tout plein, et si vous m'envoyez un nom véritable qui en assume rigoureusement la paternité, elles auront leur place en nos colonnes.

Albert, Rimouski.—Que voulez-vous ? Je m'épuise en sincères regrets, mais . . . il me faut encore déferer de risquer vos vers à la publicité. Richesse d'expression remarquable, mais pensées pas suffisamment suivies. Vous avez du souffle poétique ; appliquez-vous plutôt à tempérer d'un peu de logique—de mise partout, même dans "le langage des dieux"—les envolées de votre prime-sautière inspiration. Surtout, pas de découragement ; soyez fidèle à la Muse, si constante, qui vous poursuit de ses faveurs.

JULES SAINT-E.

PENSÉES DU 31 DECEMBRE



INUIT bientôt ! Le temps, ce vieux centenaire couronné de tant de siècles, va voir expirer le plus jeune de ses nombreux fils ; mais à peine 92 aura-t-il disparu au cimetière des ans que nous saluerons à son berceau une année nouvelle.

Solitaire, au coin du feu qui chante, écoutant le tic-tac régulier de l'horloge, qu'à chaque instant j'interroge, je veille, attendrie, comme au chevet d'un mourant. L'année moribonde n'a plus qu'un souffle de vie.

J'aime à rêver, le soir du 31 décembre, en attendant que l'heure sonne ses douze coups qui marquent le départ et l'arrivée, pour demander à genoux les bénédictions du Ciel sur ceux que j'aime et sur moi-même et pour le remercier des bienfaits passés.

Que de réflexions sur la fuite du temps et l'instabilité des choses ! Sans chagrin nous disons adieu à l'an dont pourtant nous avions vu l'aurore avec plaisir. Est-ce donc le sort de celui qui s'en va de n'être point regretté et pourquoi restons-nous indifférents quand s'efface une année ? Nous ne regrettons que ce que nous avons aimé et nous n'aimons que ce qui nous a choqués, gâtés, ce qui à nos caprices s'est prêté de bonne grâce, et qui de nos rêves, de nos espérances, et de nos ambitions n'a pas empêché la réalisation, ni entravé l'élan.

L'espérance, cette amie fidèle qui jamais n'abandonne et toujours soutient le pèlerin d'ici-bas, nous fait porter nos regards vers l'avenir et croire que l'année qui vient sera pour nous plus prodigue de ses faveurs que celle qui s'en va, emportant avec

elle tant de déceptions et de douleurs que nous ne lui savons aucunement gré des joies et des plaisirs que nous devons à sa munificence. Egoïstes et ingrats, nous ne voulons que des sourires et du bonheur, oubliant que sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas. Notre vie se passe en aspirations vaines, en rêves dont la réalisation est souvent impossible. Nous ne songeons pas qu'avec le temps notre jeunesse, nos beaux jours s'en vont. Nous ne tâchons point de faire en sorte que quand sonnera pour nous aussi l'heure du départ les regrets nous accompagnent par de-là la tombe où nous auront devancés nos œuvres, nos soupirs, nos actions et nos pleurs.

L'année, elle a fait son devoir et chaque saison a rempli ses promesses. Le temps a passé et nous l'avons perdu. Il ne reviendra pas, quels que soient notre repentir et nos vœux.

Prenons donc dès maintenant une immuable résolution de faire mieux durant l'année qui commence. Mettons plus de diligence, plus de persévérance dans nos efforts et rappelons-nous qu'un effort honnête vaut dix belles promesses.

Salut et bonne année à tous !

BLUET.

UNE TRAVERSÉE EN HIVER

(Voir gravure)

Voici que sont venus les mauvais jours pour les paquebots qui font le service océanique. Dans la dernière quinzaine de décembre, surtout, l'Atlantique nord, toujours redoutable en toute saison, a été rendu presque impraticable par les vents, le froid, les cyclones extraordinaires, et les tristes échos ont partout résonné de naufrages et de désastres affreux.

Parmi un grand nombre d'autres victimes de ces récentes tempêtes, le steamer *Saale* entrait l'autre jour tristement dans le port de New-York. Remarquable spectacle que celui offert par ce navire enveloppé de glace, eng irlandé de glaciers et de frimas, depuis ses plus hautes vergues jusqu'à sa ligne de flottaison, resplendissant et scintillant sous son armure blanche, au pâle soleil d'hiver. Les cordages, rigides et tendus, ressemblaient à autant de cordes argentées d'une harpe, et à voir ses galeries, son pont, son bastingage, on eut dit quelque vaisseau enchanté venu des mers mystérieuses.

Le voyage du *Saale* avait, de fait, été bien rude, depuis son départ de Bremerhaven. Après avoir subi déjà beaucoup de gros temps dans la Mer du Nord et en plein Atlantique, il fut atteint, le 20 décembre, par un *blizzard* épouvantable. Vingt-trois heures durant le vaisseau fut immobilisé, et lorsqu'il put reprendre sa course la neige tombait si serrée qu'on pouvait à peine voir en avant à la distance de la longueur du bâtiment, et le vent soufflait si fort que les machines parvenaient mal à en vaincre la résistance. De lourds paquets de mer noyaient le pont et cette eau se congelant au fur et à mesure glaçait tout sur son passage.

Ce fut une période de souffrances indicibles pour les voyageurs et pour l'équipage surtout, privé de sommeil et gelé tout debout. Néanmoins, lorsque, enfin, ils prirent pied au port, tout ce monde avait déjà oublié les périls du voyage pour ne penser qu'au bonheur du retour et du salut.—J. St-E.

R. I. P.

Décédée à Montréal, en sa résidence de la rue Saint-Antoine, samedi, le 14 janvier au soir, Mme Vitaline Dubrûle, épouse de M. Gédéon Constantineau, bourgeois. Tendre épouse, excellente mère, femme aimable, Mme Constantineau laisse partout où elle fut connue de sincères regrets. A sa famille justement éplorée, nous offrons nos plus vives sympathies.

La plus douce charité possible à exercer envers sa famille, envers les indifférents eux-mêmes, n'est-elle pas l'égalité d'humeur ?—Marquise de BLOCQUEVILLE.



LE LIEUTENANT-COLONEL VOHL

CHEF DE LA POLICE DE QUÉBEC



Le lieutenant-colonel Vohl est né à Québec, le 28 février 1835. Il est le fils de feu Benjamin Vohl officier célèbre, qui a laissé les meilleurs souvenirs à la génération qui vient de disparaître. La mère du colonel était Mlle Euphrasine de Foy-Verrault.

Le jeune Vohl fit son cours d'études au Séminaire de Québec, puis

entra à l'académie de M. Thom. Il s'y perfectionna dans la langue anglaise.

En ce temps là, la fièvre de l'or faisait fureur. Tous les regards étaient tournés vers les placers australiens. L'esprit d'aventures et de voyages s'empara de cette imagination ardente. En novembre 1852, Vohl s'embarqua à Québec pour l'Australie. Le navire qui l'emportait vers les pays lointains était une petite barque qui s'appelait l'*Amigos*. Elle n'avait que 500 tonneaux et elle était commandée par le capitaine Thomas Benson, ivrogne avéré. Au milieu d'une de ses brindeziques il faillit perdre son navire sur les côtes inhospitalières de Terre-neuve. Peu après, les choses allèrent de mal en pis, tellement que les passagers furent obligés, pour leur sûreté, de s'emparer de la provision de rhum du capitaine et de la jeter par dessus bord. Ce procédé sommaire était peu propre à adoucir son caractère. Il s'emporta, se rendit de plus en plus désagréable à chacun, refusant entre autres choses de faire escale aux îles du cap Vert pour faire de l'eau, ainsi que la chose avait été convenu en quittant Québec. Effrayés alors par la perspective des horreurs de la soif, les passagers formèrent un comité de vigilance. Vohl fut délégué auprès du terrible capitaine pour lui dire que s'il ne s'engageait pas par serment, à arrêter au cap de Bonne Espérance il serait mis de suite aux fers et que son second serait investi du commandement. Effrayé à son

tour des proportions que prenaient les événements, Benson fut obligé de céder et à partir de ce jour tout alla pour le mieux. La traversée dura quatre mois et demi. Ce fut à Melbourne que le colonel Vohl débarqua et de suite il se mit en route, à pied, pour les mines d'or de Bendigo situées à cent milles de là. Dans ces temps-là ce voyage était long, pénible, dangereux. Il fallait coucher à la belle étoile dans des forêts infestées de brigands connus sous le nom de *bush-rangers*.

La vie qu'il mena à Bendigo fut rude. La fortune ne sourit guère au vaillant mineur et atteint d'ophtalmie il dut renoncer à ses explorations et quitter l'Australie, en 1855. Son gousset était léger mais l'expérience acquise dans ce long voyage devait plus tard profiter à notre compatriote. Vohl s'était rendu dans les mers australes par le cap de Bonne Espérance. Il en revint par le cap Horn et le détroit de Magellan, faisant ainsi le tour du monde et observant tout ce qui défilait devant lui.

En 1856, il fut nommé à une position au palais de justice de Québec : c'était un repos bien gagné. Puis survint l'affaire du Trent. Nous étions en 1861 : et le Canada était menacé d'une guerre avec les Etats-Unis. Vohl fut un de ceux qui aidèrent à la formation de la compagnie des Voltigeurs de Québec. Il en devint officier, puis en 1862, le 9me ayant été formé il en fut promu le paie-maitre. En 1864, il reçut l'ordre du colonel sir Etienne Taché, ministre de la milice, de former une nouvelle compagnie pour être ajoutée aux cadres du bataillon. Il réussit à merveille, et l'année suivante le gouvernement du Canada ayant décidé d'envoyer un certain nombre de soldats en service actif sur la frontière, le capitaine Vohl fut choisi pour commander un détachement à Sandwich, dans le comté d'Essex, province d'Ontario. Il resta trois mois dans cette garnison.

Devenu major en 1865, il fut promu au grade de lieutenant-colonel en 1873, et résigna son commandement en 1880, pour accepter la charge de chef de police de la cité de Québec.

Le lieutenant-colonel Vohl a rempli plusieurs charges importantes, entre autres celle de commissaire des incendies, position à laquelle il fut nommé en 1875, et qu'il occupa à la satisfaction générale.

Marié en 1857 à Mlle Marie-Anna Robitaille, il perdit sa femme en 1867. Elle lui laissait une fille. Plus tard, en 1870, il se maria à Mlle Joséphine Desnoyers. De ce mariage naquirent une fille et trois garçons, dont deux sont en ce moment de service aux Antilles.

Esprit sérieux, caractère énergique, cœur excellent, officier discipliné, gentilhomme accompli, le lieutenant-colonel Vohl est un de ceux qui font honneur à la race canadienne-française.

X....

BONNE ANNÉE !



Bonne année ! bonne année ! étrennes ! étrennes ! Tel est le cri qui va remplir bientôt la bouche des enfants de tout âge. Et, de leur voix la plus câline, la plus gaie, ils vont nous adresser des souhaits de toutes sortes.

Pauvres mignons, ces souhaits que votre bouche dit, partent-ils bien du cœur ! L'espoir de la petite pièce, du sac à bonbons ou du jouet nouveau, sûrement les fait naître. Mais ils sont si naïfs que c'est là leur excuse, et si le cœur ne les dicte toujours, du moins il les approuve.

Pût-il en être ainsi des hommes ! Il semble bien en effet que le premier jour d'une nouvelle année apporte un peu de paix. On se voit avec plus de calme et un semblant d'amour circule dans l'atmosphère. Hélas ! surface tout cela. Est-il, ce jour-là, sur la machine ronde, un seul homme qui oublie ses rancunes, ses égoïsmes et s'engage dans une voie nouvelle vis-à-vis ses semblables ? Or, voilà, ce me semble, quelle devrait être la première pensée de l'homme en ce jour où chacun prodigue souhaits et compliments.

On se félicite, on s'adresse les plus banales condoléances sur les succès ou les malheurs de l'année écoulée. On se visite, on se fête comme des passagers arrivés d'une périlleuse traversée, où beaucoup des nôtres ont péri. Mais où est le cœur dans ces faux-semblants de sympathies ! Combien qui se tendent la main, indifférents ou secrètement envieux, selon qu'ils trônent ou qu'ils courtisent !

On s'adresse des souhaits et mille choses semblables, comme des passagers qui repartent pour une longue et dangereuse traversée. Oh ! ces souhaits fussent-ils au moins aussi naïfs que ceux de l'enfant, s'ils ne sont pas toujours sincères. Mais combien ils sont hypocrites ! Car il n'est place sans dix qui la désirent. Le bonheur, les honneurs, sont pour le petit nombre, et chacun y aspire. Et tel qui souhaite à son voisin succès et bonheur, secrètement craint de voir ses souhaits réalisés à son propre détriment.

Et l'on repart pour la lutte pour la vie, si pénible, si ardue aux uns, si facile aux autres.

La vie me semble être une suite de traversées périlleuses dont la longueur est une année. Celle qui va commencer sera-t-elle heureuse pour tout le monde. Certainement non. Que de naufragés et que d'égoïstes ils vont nous montrer !

Le jour des souhaits est passé. Chacun est à son poste, une poussée et tout le monde est à l'eau. Combien qui ne regagneront pas l'autre bord ou qui n'y arriveront qu'épuisés et meurtris. Voyez d'ailleurs. A peine a-t-on quitté la rive et déjà, par places, le vide se fait. Les faibles, les usés, ceux qui n'ont que leur force pour aller de l'avant, s'engouffrent, impuissants à se maintenir sur les flots capricieux, emportant à peine un regret de leurs voisins de gauche et de droite. Tandis que, pareils à des loups au jour de la curée, ceux qui venant après et, hier, les obsédant de leurs souhaits, se pressent, se culbutent et luttent de vitesse à qui aura leur place.

Cependant l'on avance et déjà, les deux bords également distants, le courage renaît. Mais les rangs, une fois encore, semblent se dégarnir et de

nouveaux vaincus de la lutte suprême, ceux qui, trop téméraires n'ont pas su ménager leurs forces, ne peuvent plus lutter et les flots les entraînent pour les laisser épars sur le sable des rives. Et de nouveau s'élançant, pour resserrer les rangs, ceux que la destinée avait laissés derrière.

Enfin, on approche du bord. Déjà toutes les mains jetées avec ensemble recherchent un appui pour s'arracher à l'onde. Et cependant beaucoup ayant usé leurs forces à lutter de vitesse, ou trop faibles pour une si rude épreuve et lâchés en chemin par la main qui les remorquait, peuvent à peine se soulever pour échouer sur la rive. Enfin les heureux, debout sur le rivage, insolents, arrogants dans leur triomphe, avec éclat fêtant leur réussite, sont prêts à repartir. Ils s'assemblent, se félicitent, se complimentent et pour les malheureux entraînés par les flots, pas un mot de regret, pas un cri de pitié n'échappe de leur bouche, pas même un regard pour ceux qui n'ont fait qu'aborder pour échouer à leurs pieds.

Il en sera de même à chaque traversée. Tant pis pour ceux que le destin a marqués de son sceau. O égoïsme, égoïsme, si tu n'es le démon, en es-tu au moins son premier émissaire.

Humains, moins d'orgueil, un peu plus de pitié et surtout plus d'amour.

Bonne année, bonne année, apporte nous cela !

ELIE MARTIN.

Capendu (France), fin décembre 1892.

LE DÉPART



RARTIE, Elle est partie !

Allons, je voudrais écrire froidement, raconter en peu de mots une épisode qui aurait pu être intéressante, une étape de la vie d'un compagnon de collège, et voilà que la main me tremble, que l'émotion me gagne, que ma plume s'égaré et refuse d'écrire ce que je voudrais écrire.

Cette histoire, je ne l'écrirai pas.

Elle est partie !

Ces mots me reviennent toujours à l'esprit, ma plume persiste à les écrire, elle pleure elle aussi le départ.

Au printemps, j'ai pleuré la blanche neige qui était partie, mais je me suis vite consolé à la pensée qu'une autre neige blanche reviendrait ; sous le beau soleil de mai les regrets s'envolent, se perdent, se noient dans le parfum des fleurs, la brise odoriférante de la forêt.

J'ai aussi pleuré le départ des feuilles, rougies par le froid automnal, mais je me suis consolé encore en songeant que la blanche neige allait revenir que les arbres se couvriraient encore de belles feuilles.

Je me suis agenouillé maintes fois sur un tertre de gazon, dans le petit cimetière ; j'ai pleuré le départ de vieux parents et d'amis bien chers ; leur souvenir est toujours vivace, mais ils n'ont subi que le sort commun, ils ont entrepris le grand voyage que tous nous devons faire.

Partis les ébats de l'enfance, partie la petite prière simple et naïve que nous récitons chaque matin sur les genoux de notre mère, partis les enfants que nous endormions dans le berceau et que et que nous appellions frères et sœurs.

Partis les bons vieillards qui nous réunissaient chaque soir auprès de l'âtre et nous répétaient les bons vieux couplets du temps passé.

Parties les premières illusions, les premières espérances, les premières ambitions.

Parti, envolé, le rêve de bonheur que j'avais fait.

Au milieu de cette foule inquiète, soupçonneuse, que l'on appelle le monde, et dont chaque membre a un regret au cœur, ne puis-je pleurer en silence celle qui est partie pour toujours, peut-être.

J'ai crié son nom, j'ai demandé : "Où est-elle ?" Toujours on m'a répondu : "Elle est partie." Et, comme pour graver davantage dans mon cœur ces mots cruels, l'écho de la montagne répétait à plusieurs reprises : **Partie ! partie !**

Reviendra-t-elle ?

Les fleurs s'épanouissent chaque printemps, les feuilles reviennent toujours les mêmes, la neige a chaque hiver la même blancheur... mais les cheveux blanchissent, les rides se creusent, les blessures au cœur ne guérissent jamais.

Le souvenir reste toujours avec un peu d'espoir !

Mathias Pilon

MADAME CASCALIER

M. Cascalier, agent d'assurance, est un brave homme qui a la grande qualité d'être toujours tyran avec les agneaux, et dont le seul défaut est d'être toujours agneau avec les tyrans.

Avant son mariage avec Mme Cascalier qui était alors une jeune fille toute guillerette, se tenant si coquettement sur ses vingt cinq ans d'existence qu'elle les faisait oublier, M. Cascalier avait franchement étalé son caractère violent et altier devant cette douce colombe d'alors qui souffrait toutes ses humeurs en murmurant doucement à l'oreille de son futur :

— Il me faut m'habituer aux caprices de mon futur petit tyran de mari.

Et M. Cascalier se fachaient souvent tout rouge pour avoir le plaisir de se faire répéter d'aussi charmantes paroles.

Voilà pour le prologue de mon histoire.

Maintenant, changeons de décor. Passons au troisième acte.

M. et Mme Cascalier en sont à leur deuxième année de mariage.

Vous allez peut-être me demander si M. Cascalier est toujours aussi despote et Mme Cascalier toujours aussi colombe.

Eh bien, jugez par vous-même.

Il est huit heures moins le quart—du soir, bien entendu, car les drames se jouent toujours le soir, ces sortes de drames surtout—il est donc huit heures moins le quart et monsieur n'est pas encore entré.

Soudain, à la porte d'entrée, on entend un bruit de clef ; madame s'imagine que c'est monsieur qui arrive et elle ne s'est pas trompée.

Elle court au-devant de lui. M. Cascalier, que cette petite scène d'intérieur émeut toujours, l'embrasse tendrement, mais son épouse ne lui rend pas son baiser et le regarde d'un air courroucé.

M. Cascalier.—(Souriant en pensant à l'agréable excuse qu'il va donner de son retard) Ah ! Madame n'aime pas les retardataires à ce que je vois.

Madame : (se comprimant).—Non, Monsieur.

M. Cascalier : (toujours souriant).—Hé ! mais il faut toujours demander leurs raisons aux retardataires.

Madame.—Monsieur, ils en forgent et mieux vaut alors qu'ils n'en donnent pas.

M. Cascalier : (avec l'assurance enjouée d'un homme qui sait qu'un seul mot de sa bouche peut dénouer la situation).—Quelquefois cependant, ils peuvent en avoir... (appuyant) et de bonnes.

Madame : (s'emportant).—Vous semblez me traiter bien complaisamment, monsieur... (de plus en plus emportée) Sans doute que vous prétendez user encore de vos pouvoirs de tyran dont vous me menaciez avant notre mariage... (éclatant) Ah ! voilà notre sort à nous, pauvres femmes oubliées, pendant que leur monstrueux mari s'en va courir les restaurants avec des femmes qui serai nt bien plus chez elles dans la cellule du bain que dans les salons des restaurants ; pendant...

M. Cascalier : (inquiet et sentant qu'il est grand temps de parler).—Mais écoutez moi...

Madame.—Vous allez me donner la raison de votre retard maintenant que je vous ai donné le temps d'en forger à votre goût... Ah ! fallait-il donc que vous m'arrachiez à l'innocence heureuse de mes vingt cinq ans... (regardant en face son époux dont la figure s'accroît ironiquement) Oui, monsieur, de mes vingt-cinq ans, l'innocence de mes vingt-cinq ans... Que trouvez-vous à redire là-dessus encore ?

M. Cascalier.—Rien du tout. Je veux seulement te proposer...

Madame : (furieuse).—Ah ! vous voulez me proposer, c'est là votre manière de me donner vos raisons...

M. Cascalier : (atterré).—Quand...

Madame.—Ah ! assez, assez ! je suis assez malheureuse pour ne pas vous entendre me dire vos exploits et vos aventures avec vos amis Lescarbouche et Chalié qui vous valent bien... Mais du moins répondez moi, raisonnez, faites-moi le plaisir de vous entendre raisonner du moins...

M. Cascalier (se laissant tomber sur un divan et présentant deux billets de théâtre à madame, mais dans son abattement et son excitation, il embrouille encore plus la situation).—Mais je suis allé...

Madame (bondissant sur les billets qu'elle déchire en morceaux, hors d'elle-même).—Ah ! vous êtes allé au théâtre avec des femmes ! Vous m'avez délaissée pour aller à une matinée avec... avec... qui ? dites, parlez...

M. Cascalier (toujours abattu, la tête enfouie dans le coussin du divan).—Mais laissez moi parler, je...

Madame.—Ah ! vous prétextez que je ne vous laisse pas parler pour gagner du temps encore...

M. Cascalier (avec découragement) - Les deux billets que tu viens de déchirer étaient intacts.

Madame.—Ils n'ont pas servis, vous...

M. Cascalier (interrompant enfin).—Ils étaient pour toi ce soir... Je me suis attardé en allant les acheter. Il y avait foule.

Madame Cascalier reçoit naturellement cette révélation comme un coup de foudre.

Et voilà comment cette jeune fille, dont le lecteur a admiré la douceur lorsqu'elle se tenait si coquettement sur ses vingt cinq ans d'existence, est devenue la terrible madame Cascalier, devant qui son mari n'a pas la moindre velléité de faire le petit tyran.

BECK.

NOUVELLES A LA MAIN

On cause famille devant Boireau.

—Moi, dit-il, j'ai toujours adoré les enfants.

—Et vous n'en avez jamais eu.

—Non, madame... pour pouvoir continuer à les adorer.

* *

Singulière contradiction sexuelle !

Un homme se croit du génie : il porte les cheveux longs.

Une femme se croit appelée à accomplir une grande mission sociale, artistique, tout ce que vous voudrez, mais extra-conjugale : elle porte les cheveux courts.

* *

A la chambrée :

—Vous me ferez deux jours de consigne.

—Mais, brigadier...

—Pas d'observation ! Ça vous apprendra à empoisonner vos punaises.

—Mais, brigadier...

—Pas d'observation ! Si toute la chambrée en faisait autant...

—Eh bien ?

—Il ne resterait plus que moi pour les nourrir !

* *

Chez le photographe :

Une petite dame, qui va plus volontiers au théâtre qu'à la messe, veut faire faire son portrait.

—J'ai remarqué, dit-elle à l'artiste, que les portraits d'hommes valaient toujours mieux que les portraits de femmes.

Et le photographe avec un malin sourire.

—Comment ne savez-vous pas, madame, que les hommes sont plus faciles à attraper ?

La Scrofule, héréditaire ou acquise est complètement chassée du sang par la Sarsepareille de Hood, le grand purificateur du sang.

Calendrier du Monde Illustré



JANVIER 31

1	D.	CHRODODION.
2	L.	Basilis.
3	M.	Grégoire.
4	J.	Édouard.
5	V.	Épiphanie.
6	S.	Lucien.
7	L.	Adrien.
8	M.	Arcton.
9	J.	Théodore.
10	V.	Étienne.
11	S.	Blaise.
12	L.	Paul.
13	M.	Basile.
14	J.	Étienne.
15	V.	Blaise.
16	S.	Basile.
17	L.	Étienne.
18	M.	Blaise.
19	J.	Étienne.
20	V.	Blaise.
21	S.	Étienne.
22	L.	Blaise.
23	M.	Étienne.
24	J.	Blaise.
25	V.	Étienne.
26	S.	Blaise.
27	L.	Étienne.
28	M.	Blaise.
29	J.	Étienne.
30	V.	Blaise.
31	S.	Étienne.



FÉVRIER 28

1	M.	Grégoire.
2	J.	Édouard.
3	V.	Épiphanie.
4	S.	Lucien.
5	L.	Adrien.
6	M.	Arcton.
7	J.	Théodore.
8	V.	Étienne.
9	S.	Blaise.
10	L.	Paul.
11	M.	Basile.
12	J.	Étienne.
13	V.	Blaise.
14	S.	Basile.
15	L.	Étienne.
16	M.	Blaise.
17	J.	Étienne.
18	V.	Blaise.
19	S.	Étienne.
20	L.	Blaise.
21	M.	Étienne.
22	J.	Blaise.
23	V.	Étienne.
24	S.	Blaise.
25	L.	Étienne.
26	M.	Blaise.
27	J.	Étienne.
28	V.	Blaise.



SEPTEMBRE 30

1	M.	Grégoire.
2	J.	Édouard.
3	V.	Épiphanie.
4	S.	Lucien.
5	L.	Adrien.
6	M.	Arcton.
7	J.	Théodore.
8	V.	Étienne.
9	S.	Blaise.
10	L.	Paul.
11	M.	Basile.
12	J.	Étienne.
13	V.	Blaise.
14	S.	Basile.
15	L.	Étienne.
16	M.	Blaise.
17	J.	Étienne.
18	V.	Blaise.
19	S.	Étienne.
20	L.	Blaise.
21	M.	Étienne.
22	J.	Blaise.
23	V.	Étienne.
24	S.	Blaise.
25	L.	Étienne.
26	M.	Blaise.
27	J.	Étienne.
28	V.	Blaise.
29	S.	Étienne.
30	L.	Blaise.



OCTOBRE 31

1	M.	Grégoire.
2	J.	Édouard.
3	V.	Épiphanie.
4	S.	Lucien.
5	L.	Adrien.
6	M.	Arcton.
7	J.	Théodore.
8	V.	Étienne.
9	S.	Blaise.
10	L.	Paul.
11	M.	Basile.
12	J.	Étienne.
13	V.	Blaise.
14	S.	Basile.
15	L.	Étienne.
16	M.	Blaise.
17	J.	Étienne.
18	V.	Blaise.
19	S.	Étienne.
20	L.	Blaise.
21	M.	Étienne.
22	J.	Blaise.
23	V.	Étienne.
24	S.	Blaise.
25	L.	Étienne.
26	M.	Blaise.
27	J.	Étienne.
28	V.	Blaise.
29	S.	Étienne.
30	L.	Blaise.
31	M.	Étienne.



UN LION EN LIBERTÉ

La scène reproduite par notre illustration s'est passée dans les rues de Bordeaux, en France. Une ménagerie ambulante avait établi son campement au boulevard de Cauderon, près du Parc et Jardin d'Acclimatation. C'est là, à l'heure où l'on sert leur repas aux fauves, qu'un des lions parvint à tromper la surveillance de ses gardiens et à s'échapper de sa cage.

Après avoir jeté dans la consternation le boulevard, la bête sauvage s'aventura dans une rue de traverse. Là il aperçut, à la porte d'une taverne, un cheval tout harnaché, attelé à une charrette à foin, et somnolent, dans l'attente de son conducteur s'attardant à l'estaminet.

Tout poursuivi qu'il était par ses gardiens et une escouade de sergents de ville, le lion eut le temps de bondir sur la pauvre bête et de lui enfoncer ses griffes dans le poitrail. L'infortuné cheval se défendit de son mieux, ruant et se débattant ; ce fut en vain. Pendant qu'il se débattait ainsi contre son invincible adversaire, les policiers commencèrent à faire feu de leurs pistolets sur le terrible animal. Les balles, toutefois, ne semblaient en rien troubler le fauve, et quand il fut repu de la chair du cheval, il reprit sa promenade.

Dans cette extrémité, un vaillant jeune homme s'offrit pour prendre la bête au lasso, et, couvert par le feu des gendarmes, il tenta l'aventure. Après bien des efforts inutiles le nœud coulant tomba enfin dans le cou du lion qui fut traîné, malgré lui et moitié étonné, jusque dans sa cage.—J. St.-E.

Un évêque visite une école et demande à un petit garçon :

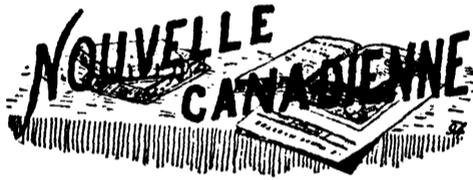
—Le sacrement de la confirmation est-il nécessaire au salut ?

—Non, monseigneur ; mais lorsque l'occasion de le recevoir se présente, on ne doit pas la manquer.

—Très-bien, reprend le prélat. Et s'adressant à une fillette : Le sacrement du mariage est-il nécessaire au salut ?

—Non, monseigneur ; mais lorsque l'occasion se présente, il ne faut pas la manquer, est la réponse de l'enfant.

Précoce, n'est-ce pas ?



MA PREMIÈRE DÉCEPTION



C'ÉTAIT en mai 188... J'avais alors vingt ans. Il faisait une soirée magnifique, et chacun s'en donnait à cœur joie pour respirer sa part d'air printannier et pour jouir de la suave fraîcheur du soir. Aussi, les promeneurs abondaient-ils dans toutes les rues de la petite ville de V...., que j'habitais alors.

On aurait dit que chacun s'était donné rendez-vous au grand air, les jeunes filles pour livrer à l'écho leur rire argentin, les jeunes gens leurs éclats joyeux et sonores. Mais moi, je n'avais que faire de tout ce bruit, j'étais à une de ces heures où on ne goûte bien que la solitude, où le moindre incident vient nous distraire de la contemplation d'un bonheur nouveau autant qu'inespéré.

Oui, j'étais heureux ce soir-là. Ne m'avait-elle pas dit d'espérer ? Elle... celle que pendant deux années près, j'avais aimée en secret. Le hasard nous avait mis en présence, elle avait lu dans mes yeux, car je n'aurais jamais osé... Elle m'avait tendu la main, m'avait dit d'espérer et était partie, me laissant un long regard qui n'avait cessé de me répéter que mon amour serait partagé, s'il ne l'était déjà. N'avait-elle pas mis toute son âme dans ce regard pur comme le ciel bleu, dont son œil était la fidèle image.

Depuis qu'elle m'avait parlé, je n'étais pas sorti du rêve et je ne voulais pas m'éveiller encore, j'étais si heureux, si confiant.

C'était un coin éloigné des mortels que je voulais, pour caresser à mon aise les mille illusions qui effleuraient mon âme de leurs ailes dorées, je voulais redire dans le silence le mot d'espoir qu'elle

avait prononcé, je ne voulais pas que rien fût changé au ton caressant qui berçait doucement mon oreille, je voulais enfin être seul... seul avec sa pensée, avec son souvenir.

Je connaissais un petit tertre vert, à peu de distance de la ville. J'y étais déjà allé et je savais que je serais bien là. Je me dirigeais donc vers cette oasis silencieuse, marchant presque inconscient dans l'étroit sentier qui y conduit quand, à quelques pas devant moi, j'aperçus un couple cheminant lentement, si lentement qu'une minute plus tard je l'avais dépassé.

Des amoureux, me dis-je... et je me pris à envier leur bonheur d'être ainsi seul à seul, les bras enlacés, errant en pleine liberté en échangeant leurs propos d'amour, et qui sait, peut-être un chaste baiser, gage de la sincérité de leurs serments.

Pendant dix secondes, je ralentis ma marche comme si je devais jouir de leur félicité en respirant le même air qu'eux, mais j'eus conscience que j'allais être indiscret, et je m'éloignai rapidement pour expier la tentation que j'avais savourée un instant.

J'avais détourné à un coude de la route, atteint le but proposé, et là, paresseusement couché sur le gazon, j'étais de nouveau hanté par la vision aimée.

Un quart d'heure ou plus, je ne saurais dire au juste, s'était écoulé, quand une voix vint me tirer de ma rêverie ; je n'étais plus seul. A la lumière blafarde des étoiles, je reconnus mes amoureux de tantôt. Eux de même s'étaient assis pour continuer leur chanson d'espérance et écouter leurs cœurs battre à l'unisson, émus qu'ils étaient tous deux des aveux que leurs lèvres peut-être avaient prononcés pour la première fois. Alors, j'eus la pensée de m'en aller, de leur abandonner la retraite que j'étais venu chercher si loin, mais quelque chose, je ne sais quoi me retint là, comme on est retenu au lieu où un inévitable malheur doit nous frapper.

C'était une mauvaise action que je commettais ainsi, pour surprendre un secret, mais qu'on ne m'accuse pas, j'étais fou, troublé par les accents de cette voix qui disait à cet homme inconnu :

"Toujours, toujours, nous nous aimerons ainsi, n'est-ce pas ?"

Cette voix, je l'avais reconnue, et je répétais après elle :

"Toujours, toujours... Elle l'aimera, lui ! lui ! !"

Oui, vous avez compris, lecteurs, c'était Elle qui, le matin, me disait d'espérer et, le soir même, sans le savoir, m'enlevait d'un seul coup toutes les illusions de ma jeunesse. Un instant, j'ai douté ; je me refusais à croire que c'était Elle, et j'eus le courage de m'en assurer.

Me levant doucement, je m'éloignai de même pour revenir passer au lieu où ils étaient. En m'apercevant, ils se levèrent, surpris ; de mon côté, je feignis l'étonnement puis, ayant balbutié une excuse banale, je m'éloignai à pas lents, la tête en feu, le cœur en proie à une douleur étrange.

* *

Chacun connaît le supplice d'une nuit sans sommeil, quand le corps et l'esprit fatigués demandent le repos qui refuse de venir. Eh bien ! cette nuit-là, j'en fis la triste expérience, car l'aurore s'allumait déjà quand, enfin, un sommeil agité vint pour une heure fermer mes paupières rougies... Oui, rougies, car j'avais pleuré... pleuré sur la fuite de mes espérances d'un jour, sur les débris de mes rêves à jamais envolés.

Quand je m'éveillai, un gai soleil répandant ses rayons multicolores sur les murs blanchis de ma chambrette, me fit croire que j'avais fait un mauvais songe, mais hélas ! lorsque, dans la glace, je vis mes traits, mes yeux cerclés de bistre et une ride profonde sur mon front, je me souvins de la réalité. Je commençais la bataille de la vie, et cela sans autres armes que mon expérience et mes vingt ans. Comment lutter, comment vaincre, comment oublier ?

* *

Pendant près d'un mois, je fus sombre, taci-

LA LOTERIE MONT-ROYAL

CI-DEVANT

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

(AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE)

Lots Importants Payés par cette Loterie

turne ; je sortais à peine, tant j'avais peur de rencontrer celle que j'aimais encore malgré tout... Pourtant, je ne pouvais continuer cette vie retirée. J'avais des amis, qui, plusieurs fois déjà, étaient venus me relancer jusqu'à ma chambre pour me décider à prendre part à quelque partie de plaisir. Je m'étais excusé, j'avais trouvé des prétextes, mais le jour était proche où l'on n'accepterait plus mes faux-fuyants, où l'on douterait, où l'on devinerait peut-être ce qui se passait en moi, et pour tout au monde je ne voulais pas qu'on connût mon secret.

J'avais donc résolu de me reprendre à vivre comme par le passé ; l'occasion ne se fit pas attendre. Le lendemain, j'acceptais une invitation de Mme B... et le jeudi suivant, j'assistais à une réunion nombreuse où je trouverais la distraction que j'avais fuie jusqu'alors. Oui, cela me ferait du bien, j'oublierais, du moins pour quelques heures, ma cruelle déception.

Tel que promis, j'étais, le soir convenu, chez Mme B..., et c'est là, que j'eus à livrer le premier combat à mon amour répudié. Elle... était là, celle que j'aimais, et je dus passer trois longues heures en sa présence.

Le lendemain, j'écrivais ce qui suit dans le récit journalier que je faisais de mes impressions.

"Je renonce à décrire mes souffrances d'hier. Elle... était aussi chez Mme B... Elle m'a serré la main, tout comme la première fois, avec ce même sourire qui est devenu mon cauchemar.

"L'homme est parfois étonnamment fort, car je ne faiblis pas. Je lui rendis son étreinte comme à n'importe qui, puis, sans émotion visible, je m'en fus présenter mes hommages à la dame de céans.

"La soirée fut brillante et pleine d'entrain, pour ma part, je fus d'une gaieté folle et pleine de verve. J'ai ri... oui, j'ai ri, mais on n'a pas vu que dans chacun de mes éclats de rire, se mêlait, pour passer inaperçue, une convulsion d'épouvantable angoisse... Et, j'avais cru que je pourrais l'oublier. Non, jamais ! Je souffre trop... Ma vie est brisée !..."

* *

L'avenir, alors m'apparaissait bien sans charmes, et, de fait, pendant plusieurs mois, j'ai beaucoup lutté, mais j'ai vaincu.

Il y a de cela quatre années, et maintenant, si je n'ai pas oublié, du moins, c'est sans souffrance, autre qu'un vague regret de n'avoir pas été aimé, que je pense à la première déception de ma vie.

Jeunes lecteurs, qui me lisez, si plus tard, à votre tour, vous êtes déçus comme je l'ai été, souvenez-vous qu'il ne faut jamais désespérer ici-bas, surtout quand on a pour soi la jeunesse et le temps, ce grand médecin des cœurs. PEDRO.



Mme WILLIAM LOEHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la **DYSPEPSIE**. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

SARSEPARILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, GAGNA 22 livres. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les **PILULES DE HOOD** sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

DATES	NOMS.	ADRESSES.	MONTANTS
1890			
13 Août	D. A. Layton	Folly Village, N. E.	\$ 5,000.00
12 Septembre	John Godie	Montréal	1,250.00
8 Octobre	J. Harris & Son	"	250.00
12 Novembre	Léon Trudeau	"	250.00
10 Décembre	J. P. McGill	Ottawa	250.00
13 "	Dame Léon Gareau	"	1,250.00
1891			
16 Janvier	E. Lusher	Montréal	500.00
14 Février	Hon. A. Turcotte	"	1,250.00
11 Mars	L. A. Claffy	"	250.00
13 Mai	A. D. Cameron	Penetanguisheng, Ont.	250.00
13 "	Anonyme	Lancaster	5,000.00
15 Juillet	Wm Boag	Montreal	5,000.00
5 Août	Justinien Benoit	"	15,000.00
5 "	Alfred Myette	Weedon, P. Q.	250.00
19 "	N. D. McCallum	Montréal	15,000.00
21 "	N. J. McKenna	Carleton Place, Ont.	500.00
16 Septembre	Bank of Montreal	Montréal	250.00
16 "	Simon Lesage	"	5,000.00
25 "	Ludwig Yürs	Allan Park, Ont.	500.00
7 Octobre	Nicholas Kerney	Montréal	250.00
4 Novembre	E. W. Hillman	Ottawa	500.00
5 "	Nom et adresse donnés fictifs	"	500.00
16 "	R. P. Eaton	Boston, Mass.	500.00
2 Décembre	Honoré Brodeur	Montréal	15,000.00
2 "	L. V. Beaudry	Valcourt Ely, P. Q.	250.00
1892			
3 Février	Vital Raparie	Montréal	250.00
17 "	F. X. James	Trenton, Ont.	250.00
17 "	Jno. Malcolmson	Toronto	2,500.00
2 Mars	Fourth National Bank	Louisville, Ky.	500.00
16 "	Nap. Cormier	Contrecoeur	500.00
16 "	Molson's Bank	Ridgetown, Ont.	2,500.00
4 Mai	Mary Donovan	Montréal	15,000.00
18 "	Anonyme	"	250.00
1 Juin	Charles Cyr	Republic, Mich.	250.00
1 "	Louis Roy	Montréal	125.00
15 "	Geo. Cann	Toronto	125.00
6 Juillet	J. J. Winship	Montréal	250.00
6 "	Jos. Duclou	"	3,750.00
3 Août	Nap. D'Amour	"	125.00
3 "	Jno. P. Wilkes	Portland, Maine	250.00
3 "	Delle G. Lebeau	Montréal	625.00
3 "	Dr N. C. Cattanaeh	Dalhousie Mills, Ont.	15,000.00
17 "	R. A. Bruce	Toronto	312.50
17 "	T. Beaugrand	Montréal	500.00
21 Septembre	Alex. Newlands	"	312.50
21 "	Dame Cyrille Lafortune	"	500.00
5 Octobre	T. Murray	Paris, Ont.	625.00
19 "	J. B. Wood	Buckingham, P. Q.	2,500.00
19 "	Isaie Dazé	Montréal	1,250.00
2 Novembre	Ph. Routhier	Pointe St-Charles	625.00
2 "	R. J. Noller	Newmarket, Ont.	125.00
16 "	T. Martel	Montréal	125.00
7 Décembre	Dame V Duguet	"	250.00
7 "	Anonyme	"	3,750.00
24 "	Garand, Terroux & Cie.	"	625.00
24 "	Dan. J. McCuaig	Ottawa	3,750.00

Prochain Tirage : 18 Janvier 1893 et le 1er et 3ème Mercredi de chaque mois suivant.

LE GERANT,

S. E. LEFEBVRE,

Bureaux : 81, Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

CHOSSES ET AUTRES

—Le sultan a 300 femmes; le roi du Danomey, 250; le shah de Perse, 400; Le roi de Siam, 600; l'empereur du Maroc, 6,000. Pauvre homme!

—On vient de faire la découverte sur un terrain appartenant au chemin de fer du Pacifique Canadien. près Windsor, Ontario d'une mine de sel de première qualité. Le perçoir a déjà traversé une épaisseur de 40 pieds de sel solide, et on ne connaît pas encore au juste la profondeur de la veine, qui se trouve à 1,200 pieds au-dessous de la surface du sol.

LES CERTIFICATS

Accordés à la Sarsapareille de Hood sont vrais et dignes de confiance tout comme s'ils venaient de votre meilleur et plus véridique voisin. Ils ne font qu'établir les faits à propos de ce qu'a effectué la Sarsapareille de Hood, toujours avec vérité et raison.

La constipation et tous les dérangements des organes digestifs et du foie se guérissent par les Pilules de Hood, sans pareilles comme pilules à prendre avant le repas.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

Drs MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND

TAKE

THE BEST

Remède contre la toux

25c, 50c, \$1

Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.



Advertisement for VIN DE VIAL PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA. Tonic puissant pour guérir: ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE, ÉPUÏSEMENT NERVEUX. Allment indispensable dans les CRÉISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces. J. VIAL, Chimiste, Lyon, France. ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS. S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

LA

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

3ème

MARDI, LE

TIRAGE 31 JANVIER 1893

PRIX CAPITAL \$3,750 POUR LES Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 POUR LES Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

POUR BILLETS DE 25c

Table listing prizes for 25c tickets: 1 Lot valant \$3,750.00, 1 do 1,250.00, 1 do 625.00, 1 do 312.00, 2 Lots valant 125.00, 5 do 62.50, 100 do 6.25, 200 do 3.75, 500 do 2.50.

LOTS APPROXIMATIFS

Approximate lot list for 25c tickets: 100 Lots valant \$6.25, 100 do 3.75, 100 do 2.50, 999 do 1.25, 999 do 1.25.

3134 Lots valant \$13,185.00

POUR BILLETS DE 10c

Table listing prizes for 10c tickets: 1 Lot valant \$1,500.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 125.00, 2 Lots valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 200 do 1.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Approximate lot list for 10c tickets: 100 Lots valant \$2.50, 100 do 1.50, 100 do 1.00, 999 do .50, 999 do .50.

3134 Lots valant \$5,274.60

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Pour demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue St-Laurent

P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & Sons, Agents pour le Canada.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semestriellement le 1er Juin et le 1er Décembre et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages en vue et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Handwritten signatures: Ed. C. Lalonde, J. H. Enclay, M. A. Labelle

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses. R. M. Williamsley, Pr. Louisiana National Bk, Jno. A. O'Connor, Pr. State National Bk, A. Baldwin, Pr. New Orleans National Bk, Carl Koehn, Pr. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 7 FEVRIER 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table of prizes: 1 PRIX DE \$75,000 est. \$75,000, 1 PRIX DE 20,000 est. 20,000, 1 PRIX DE 10,000 est. 10,000, 1 PRIX DE 5,000 est. 5,000, 2 PRIX DE 2,500 sont. 5,000, 5 PRIX DE 1,000 sont. 5,000, 25 PRIX DE 300 sont. 7,500, 100 PRIX DE 20 sont. 2,000, 200 PRIX DE 100 sont. 20,000, 300 PRIX DE 60 sont. 18,000, 500 PRIX DE 40 sont. 20,000

PRIX APPROXIMATIFS

Approximate prize list: 100 PRIX DE 1 sont. 10,000, 100 PRIX DE 6 sont. 6,000, 100 PRIX DE 4 sont. 4,000

PRIX TERMINAUX

Terminal prize list: 1,998 PRIX DE 20 sont. 39,96, 434 prix se montant à \$65,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinqième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou qui équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LITRES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat expire le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie ont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance non ée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

C'est, à proprement parler, une véritable adoption, et il n'y a pas d'exemple qu'un Australien ait manqué aux obligations qu'elle entraîne.

Ce genre d'alliance, qui avait été pratiqué entre le père de Willigo et le Canadien, faisait en ce moment la principale force de la petite troupe assiégée par les Dunderups dans le buisson, sûre qu'elle était ainsi du dévouement à toute épreuve du chef nagarnook et de ses deux jeunes compagnons. D'eux seuls, en effet, grâce à leur connaissance de toutes les ruses de guerre en usage chez les indigènes, pouvait venir le salut commun.

La coutume que nous avons exposée plus haut, de ne jamais attaquer une troupe, si faible qu'elle fût, quand le sacrifice à faire était supérieur au résultat à obtenir, et qui avait pour ainsi dire force de loi chez les Australiens, sauvait également en ce moment le Canadien et ses amis d'un massacre immédiat.

Après une délibération longue et orageuse, l'opinion des anciens finit par prévaloir sur celle des jeunes guerriers, et les chefs dunderups décidèrent à l'unanimité qu'ils continueraient à cerner leurs adversaires dans la plaine pour les empêcher de s'échapper, et qu'on remettrait l'attaque aux premières heures de la nuit prochaine, alors que l'obscurité rendrait inutiles les carabines des blancs.



De tous côtés les têtes noires et crépues apparaissaient. — l'age 18, col. 1

Le cercle d'investissement était complet ; de tous côtés, les têtes noires et crépues des Dunderups apparaissaient au-dessus des broussailles, et il paraissait de plus en plus improbable que Willigo, malgré sa vieille expérience, pût tirer ses amis du mauvais pas où ils se trouvaient.

Olivier, ayant hasardé une observation en ce sens, reçut du Canadien la réponse suivante, peu rassurante, malgré sa tournure optimiste :

J'ai la conviction absolue que le chef nagarnook nous tirera de là. Comment, je l'ignore ; nous n'avons, pour le moment, rien de mieux à faire que de nous fier à lui et d'attendre.

Ainsi Dick lui-même, le Trouneur-de-Têtes redouté des Dunderups, le vieux bush-ranger, qui vingt fois avait joué sa vie dans de semblables mêlées, ne voyait pas comment il pourrait briser la chaîne humaine qui les entourait.

— Il est surtout une chose qui déroutait toutes mes suppositions, ajouta-t-il à son ami, après quelques instants de réflexion.

— Laquelle, Dick ? répondit le jeune homme.

— Il est évident que ces diables noirs ont été ameautés contre nous par les bush-rangers.

— C'est aussi mon opinion.

— Eh bien, ne remarquez-vous pas que, depuis ce matin, les Dunderups cherchent à nous tuer ?

— Ou à nous faire prisonniers ?

— Nous n'en vaudrions guère plus, car, une fois maîtres de nous, rien ne les empêchera de nous attacher au poteau de supplice ; ces gens-là ne conservent pas de prisonniers parce que, avec la vie nomade du buisson, ces derniers trouveraient tous les jours l'occasion de s'évader... enfin, ce n'est pas dans leurs mœurs. Or, je ne m'explique pas, si les bush-rangers sont sur notre piste pour surprendre notre secret, qu'ils aient lancé contre nous cette troupe d'indigènes avant de connaître la situation du placer, qui est certainement le but de leur poursuite. Ils me connaissent assez pour savoir que, dans le cas même où, par un pacte passé avec les indigènes, nous leur serions cédés par ces derniers à titre de prisonniers, ils n'obtiendraient jamais de moi, même en face de la mort, la divulgation de mon secret.

— Peut-être les Dunderups nous ont-ils attaqués malgré eux ?

— Ne croyez pas cela, mon jeune ami.

— Vous voyez cependant que les bush-rangers restent dans l'ombre, quand il leur serait si facile de se joindre aux indigènes et d'égaliser les forces avec leurs carabines ; ils sont une dizaine, au rapport de Willigo, et nous ne sommes que quatre, le chef et nous, pourvus d'armes à feu.

— Vous oubliez nos carabines à répétition, qui multiplient chacun de nous par douze.

— Soit ! mais les deux ou trois cents Dunderups rétablissent largement la proportion.

— Pas autant que vous le croyez. Les indigènes ont déjà perdu trop de monde, et ils ne consentiraient pas à marcher en plein jour, maintenant que nous avons tué une quinzaine des leurs ; ils seraient déshonorés s'ils en sacrifieraient encore autant pour s'emparer de nous, morts ou vivants ; ils ne marcheront donc que la nuit. Mais tout cela ne répond pas à mon observation. Maintenant qu'il y a du sang entre les Dunderups et nous, et surtout après la mort de leur chef, ils n'oseraient pas rejoindre le gros de l'armée dunderupe, qui doit marcher en ce moment contre les Nagarnooks, sans avoir vengé les leurs ; il est donc certain qu'ils tenteront l'impossible pour arriver à leurs fins ; mais, je vous le répète, ce que je ne m'explique pas, c'est que cette troupe de guerriers, qui doit être une avant-garde ou un corps détaché dans un but spécial, se soit détournée de sa route et peut-être de l'objet de sa mission pour venir nous attaquer, alors que nous ne leur avions fourni aucun motif d'hostilité.

— Est-ce que la présence de Willigo ne serait pas une explication suffisante ? La capture d'un des grands chefs des Nagarnooks doit être assez importante pour justifier son action.

— Vous seriez dans le vrai si Willigo eût été avec nous depuis plusieurs jours ; mais souvenez-vous que le chef n'est venu nous trouver que parce que, s'étant glissé la nuit dernière près du camp de ses ennemis, il avait appris que ces derniers marchaient contre nous, alliés aux bush-rangers. Il ignorait avant cela même notre présence dans le buisson, car il s'était porté en avant uniquement pour observer la marche des Dunderups, qui venaient de déclarer la guerre à sa tribu. Vous voyez alors, mon cher Olivier, que mon observation reste entière, et jusqu'à demain je persisterais à vous dire que je ne m'explique pas l'action des bush-rangers. Leur rôle était tout tracé : nous suivre, en se cachant le plus possible, jusqu'au placer, puis nous tuer dans une lutte à ciel ouvert ou dans une embuscade, pour rester seuls maîtres de la découverte. Au lieu de cela, ils agissent comme des gens qui auraient une vengeance à satisfaire et qui, en outre, voudraient nous faire massacrer sans être obligés de se mettre en avant et de nous révéler leur personnalité...

— Tirez-vous de là comme vous le pourrez, continua-t-il, pour moi, je ne reconnais plus nos bush-rangers ! Comment ! ils vont nous faire bêtement tuer, alors qu'ils savent que nous marchons à la conquête du précieux métal pour lequel ils joueraient vingt fois leur vie, et que nous allons emporter notre secret avec nous ? Cela n'est pas possible, mon cher Olivier, cela n'est pas possible !

Et, secouant la tête d'un air de profonde incrédulité, le Canadien ajouta :

— Il y a certainement là un mystère, un profond mystère, que nous percevons un jour, croyez-moi, si toutefois nous en réchapons.

Puis, scandant lentement ses paroles, il dit en terminant :

— Si je me connaissais quelque ennemi acharné à ma perte, foi d'honnête trappeur, Olivier, je serais plus sûr de le trouver aujourd'hui au milieu des bush-rangers qui se cachent sans doute dans les broussailles, à quelques pas de là, que dans les rues de Melbourne ou de Sydney.

Ces dernières paroles firent tressaillir le jeune homme. Il ferma les yeux un instant et vit repasser devant lui, comme dans un songe, les divers événements qui avaient précédé son départ de France.

—Si c'était... murmura-t-il à mi-voix. Puis il ajouta presque aussitôt : Non ! c'est un rêve ! Ce n'est pas possible !

—Rien, entendez-vous, Olivier, rien n'est impossible dans le buisson australien quand il s'agit de se venger, répondit le Canadien, qui crut à une réponse provoquée par ses suppositions. Vous n'ignorez pas que nous sommes dans un lieu où il n'y a ni bonne foi, ni loyauté, ni justice ; la force brutale règne seule en maîtresse dans ces vastes solitudes.

CHAPITRE IV

Une insulte indigène. — Chant de guerre — John Gilping entonne le *God save the Queen*. — Les coradjis. — Terreur des Nagarnooks. — Superstitions australiennes. — Les terres fondues. — Evasion.

En ce moment, le Canadien et ses amis furent rappelés à la réalité de leur situation par les cris et les hurlements des Dundarups, qui avaient encore augmenté d'intensité.

Ces forcenés, voyant que leurs adversaires restaient insensibles à leurs provocations, avaient fini par planter leurs longues lances dans le sol, puis, les prenant à deux mains, ils s'étaient mis à danser en s'excitant les uns les autres, et à sauter comme des énergumènes, en tournant le dos à la petite troupe.

Cette posture, qui en toute autre occasion eût fait rire les Européens, eut le don de porter au paroxysme la rage de Willigo. C'était, en effet, dans les mœurs australiennes, la plus grossière insulte que l'on pût adresser à un indigène. C'était lui dire en propres termes qu'il était un lâche, incapable de voir ses ennemis face à face.

Les Dundarups savaient parfaitement ce qu'ils faisaient en agissant ainsi. Ils espéraient que le chef nagarnook, poussé à bout, commettrait quelque imprudence et se lancerait en avant avec ses deux compagnons.

Il s'en fallut de peu, en effet, que Willigo, à cette injurieuse provocation, ne courût sus aux insulteurs avec ses deux guerriers, qui l'eussent suivi sans hésiter ; mais il eut assez de force de caractère pour ne pas tomber dans le piège qui lui était tendu. Cependant, arrivé au comble de l'exaspération, il fit le serment, dès qu'il aurait rejoint les siens, de revenir brûler les villages dundarups, de massacrer les femmes, les enfants, les vieillards, et de tirer une vengeance dont on se souviendrait dans le Buisson de l'insulte qui atteignait toute sa tribu dans sa personne.

Et brandissant ses armes, l'œil farouche, la bouche écumante, il se mit à entonner son chant de guerre avec ses deux guerriers, qui lui envoyaient la réplique.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont des lâches ; ils se cachent comme l'opossum quand ils entendent la voix des guerriers ; ils tremblent et fuient en foule comme les feuilles des bois que le vent chasse devant lui quand les Nagarnooks se lèvent, la lance et le boomerang à la main.

« Wagh ? wagh ! s'écriaient alors Koanook et Nirrooba, les Dundarups sont des lâches.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont des animaux immondes et puants ; ils se cachent dans les épais buissons de myalls comme le triste hocko, qui ne peut supporter la lumière du soleil.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont plus timides que les femmes ; ils défileraient le kangourou à la course quand il faut fuir la bataille ; les petits enfants nagarnooks les chassent à coups de pierres dans les broussailles.

« Wagh ! wagh ! les Dundarups sont plus timides que les femmes. »

Et cela dura plus d'une heure ainsi. Les trois guerriers nagarnooks, arrivés au paroxysme de l'exaltation, étaient vraiment terribles à voir ; ils entremêlaient leurs chants de hurlements sauvages à donner le frisson aux plus braves. Leur exaltation avait fini par gagner leurs compagnons, et les Européens eux-mêmes se surprenaient à montrer le poing aux Dundarups et à les menacer de leurs carabines. Il n'est pas jusqu'à l'honorable John Gilping qui, lui aussi, n'avait fini par sortir complètement de son caractère ; monté sur le paisible Pacific pour se mettre mieux en vue, il traitait les Dundarups d'impies, de démoniaques, de suppôts de l'enfer, de fils de Belzébuth, entremêlant tout cela de versets de circonstance à leur adresse.

A un moment donné, il fut saisi d'une inspiration sublime ; ayant saisi sa clarinette, il se mit à jouer, sur le ton aigu, le *God save the Queen*. L'instrument, à ce diapason, avait comme des sons de binou écossais, et ses notes perçantes parvinrent sans peine aux oreilles des Dundarups. Cette scène d'un haut comique dans le drame qui se jouait eut un résultat singulier : en entendant ces sons bizarres, à la vue surtout de l'être fantastique qui le produisait et de l'animal inconnu qui lui servait de monture, un long frémissement parcourut les rangs des indigènes, et on les entendit prononcer de tous côtés le mot terrifiant qui s'était déjà échappé le matin de la bouche effrayée de Kaonook et de Nirrooba :

—Coradjis ! coradjis ! Un sorcier ! un sorcier !

Et au même instant, tous les Dundarups disparurent à plat ventre dans les hautes herbes.

Avec la vitesse de l'éclair, le Canadien et ses compagnons entrevirent tout à coup le parti qu'il était peut-être possible de tirer de la situation. Ne pourrait-on profiter de ce moment de terreur pour tenter de s'échapper ?... Mais quand ils se retournèrent pour communiquer leurs impressions à Willigo, ils furent saisis d'un étonnement que le Canadien, mieux au fait qu'eux des mœurs du buisson, ne partagea pas au même degré. Le chef nagarnook

et ses deux guerriers gisaient à quelques pas de là, la figure complètement enfoncée dans les herbes et tremblant de tous leurs membres.

Olivier et Laurent ne purent retenir un sourire ; quant à Dick, il se contenta de hausser les épaules. Intelligence moins fine que le jeune homme, le brave Canadien était véritablement humilié de voir son ami Willigo donner un exemple de faiblesse superstitieuse ; aussi, se dirigeant vers le chef, il le saisit par les épaules, et, grâce à sa force herculeenne, il le remit d'un seul effort sur ses pieds.

—Allons, Nagarnook, lui dit-il, n'êtes vous pas honteux de trembler ainsi comme une femme ? Allons, remettez-vous, où, d'honneur, je vous renie pour mon frère. Vous avez peur d'un pauvre diable de prédicant qui souffle dans un morceau de bois ; vous pouvez croire votre ami qui ne vous a jamais trompé, ce n'est pas un coradjis. Voyons, auriez-vous pu vous emparer de lui hier si c'eût été un sorcier ?

Ce dernier argument parut faire impression sur Willigo ; mais comme le Canadien n'était pas grand clerc et qu'il avait épuisé ses raisonnements, il appela d'un ton sec John Gilping.

—Faites-moi le plaisir de remettre votre *musique* dans son sac et de ne plus l'en sortir, lui dit-il ; ces gens-là vous prennent pour un sorcier.

—Un sorcier, grand Dieu ! exclama Gilping en levant les bras au ciel d'un air désespéré.

—Oui, un sorcier ! Et, ma foi, le diable m'emporte si, avec une tournure comme cela, on vient se promener dans le Buisson. Le vent n'est pas aux explications ; obéissez, ou d'un coup de bâton sur l'échine de votre âne, je vous envoie continuer vos litanies au milieu des Dundarups. Vous voyez bien que ces gens-là ont perdu la tête ; et nous avons besoin de toute l'intelligence de Willigo pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes tombés !



Ayant saisi sa clarinette, il se mit à jouer *God save the Queen*. — P. 20. col. 1

A cette rude apostrophe, le pauvre Gilping désarticula son instrument, et l'ayant, sans plus de réflexions, remis dans son récipient, le suspendit à son cou en prenant le ciel à témoin, par une mimique de circonstance, de l'entière pureté de ses intentions.

Devant les assurances réitérées de son ami, Willigo reprit peu à peu possession de lui-même ; mais il garda longtemps rancune à John Gilping de la terreur superstitieuse qu'il lui avait causée.

Les Dundarups qui, de prime d'abord, s'étaient attendus à ce que le sorcier blanc marchât sur eux pour leur lancer un sort, ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur en voyant le prétendu coradjis reprendre sa place au milieu des siens, et ils en devinrent que plus insolents et plus agressifs dans leurs provocations.

Peu de populations sont plus superstitieuses que les différentes tribus australiennes. Cela tient, sans doute, au degré inférieur qu'elles occupent sur l'échelle de l'intelligence humaine. Ainsi des hommes qui affronteront la mort sans trembler, qui supporteront, le sourire aux lèvres, les plus épouvantables supplices, sont incapables, tant est grande la terreur que leur inspire tout ce qui touche au surnaturel, de supporter les regards d'un coradjis ou sorcier.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Non, non, dit-elle... n'ayez pas peur, je suis forte... ah ! c'est horrible !... mon pauvre Robert ! mon pauvre Robert !

Puis tout à coup, relevant la tête :

—Alors, dit-elle avec fierté, si M. Beaufort est mon père, Gérard a raison... Il ne peut être coupable...

—Pourquoi hésiterait-il à le sauver, dès lors ?

—Je l'ignore, Robert. C'est affaire entre sa conscience qui le juge, et Dieu le qui voit.

Robert était venu chercher une consolation à son deuil et il remportait une douleur plus violente. Il était venu, espérant que seraient aplanies désormais les difficultés qui avaient empêché son mariage, et s'en retournait avec la certitude que son mariage était impossible.

Certes, il le lui avait dit, Robert avait la plus grande confiance dans la parole de Gérard, mais le médecin, en affirmant avec tant d'énergie l'innocence de Beaufort, ne s'abusait-il pas lui-même en prenant ses espérances pour des réalités ?

Il revint à La Novice sans que son opinion fût changée. Il continuait de croire à la culpabilité de Beaufort : c'est qu'il fallait un aliment au désir de vengeance que nourrissait son cœur.

VI

Le lendemain de ce jour qui avait été si plein de tristesse pour les habitants de la petite maison du bord de l'Oise, deux femmes habillées de noir se présentaient au Palais de Justice et demandaient à parler au juge d'instruction.

Ces deux femmes étaient Marceline et Modeste.

Modeste avait appris à sa mère que Robert lui avait révélé le secret de sa naissance.

Et l'enfant avait ajouté :

—Je veux voir M. Laugier. Il faut tout lui dire. Il est impossible qu'il résiste à nos supplications.—Puis, avait-elle dit encore, je voudrais embrasser mon père.

—M. Laugier refusera peut-être de nous entendre.

—Qui sait ! C'est un homme, après tout... Il peut s'attendrir... Tu diras la vérité... Nous avons tant souffert, toi surtout, qu'il voudra sans doute ne pas nous enlever l'occasion d'un peu de joie.

Le juge d'instruction consentit à les recevoir.

—Quelle raison vous amène, madame ? demanda-t-il à Marceline.

—Monsieur, je viens pour donner sur l'affaire Beaufort des renseignements qui peuvent vous être utiles.

—De quelle nature sont ces renseignements ?

—Je puis vous dire pourquoi M. Beaufort accompagnait M. Valognes, le soir du meurtre, quels étaient les graves motifs qui avaient rapproché ces deux hommes. Vous verrez par là, monsieur, que toute pensée de guet-apens doit être écartée de l'esprit de M. Beaufort. Or, il paraît que le guet-apens est prouvé, n'est-ce pas ?

—Absolument.

—Cela montrera peut-être que M. Beaufort est victime de coïncidences bizarres, mais que l'idée d'un meurtre ne pouvait entrer dans son esprit.

—Parlez, madame.

Alors Marceline raconta le projet de mariage entre sa fille et Robert Valognes, les premiers obstacles qui l'avaient retardé, sa révélation à Beaufort, le matin même du jour où Valognes avait été assassiné, la joie de Beaufort qui retrouvait une fille charmante, entrevue déjà et vers laquelle il se sentait mystérieusement attiré par une affection étrange. Elle fit ressortir combien il eût été extraordinaire qu'en plein bonheur inattendu, inespéré, Beaufort songeât à un crime... un crime qui éloignait sa fille de Robert... Elle fit ressortir surtout, aux yeux du juge, que si Beaufort avait accompagné Valognes à La Novice, c'était pour lui révéler à son tour ce qu'il avait appris le matin, c'est-à-dire le secret de la naissance de Modeste.

—Interrogez M. Beaufort, acheva Marceline, demandez-lui de quoi ils parlaient, lui et M. Valognes, pendant que leur voiture suivait le chemin de la forêt d'Halatte, et si M. Beaufort ne vous répète pas ce que je viens de vous dire, eh bien, monsieur, c'est que j'aurai menti et que vraiment il est coupable.

Le juge avait écouté avec attention. Il fronçait les sourcils.

Il y a plusieurs sortes de preuves en justice, séparées en deux grandes divisions : il y a des preuves de pur raisonnement, que le juge ne doit qu'à ses propres réflexions et qu'il ne peut fonder que sur les notions lumineuses qu'il tire de son cœur. Ce sont aussi les armes de la raison. Ce sont les preuves morales. Les paroles de Marceline constituaient l'une de ces preuves. Elle sont invoquées par les orateurs parce qu'elles tirent surtout leur force de l'habileté de celui qui les emploie. L'avocat, chargé de défendre Beaufort devant la cour d'assises, en userait certainement pour ébranler la conviction

des jurés. Les autres preuves, celles-là surtout que recherche l'enquête judiciaire, sont les préjugés, les rumeurs publiques, les pièces à conviction, les témoins. A cette catégorie appartenaient celles primitivement relevées contre Beaufort, la blessure, le revolver, etc...

Ce que venait de dire madame Langon, avait fait impression sur l'esprit de M. Laugier.

Marceline s'en aperçut. Tout à coup, elle tira une lettre de sa poche et la tendit au juge d'instruction.

—Le jour même, dit-elle, où j'eus avec M. Beaufort la conversation que je viens de vous rapporter, mon mari prenait rendez-vous avec M. Valognes qui l'emmenait à La Novice.

Avant de partir, comme mon mari avait été témoin de ma douleur, de mes angoisses, il m'écrivit la lettre que je viens de vous donner. Elle ne contient que deux mots.

M. Laugier l'ouvrit. En effet, il y avait deux mots seulement :

“ Bon espoir.”

—Cela n'est pas signé, dit le juge, et peut être de n'importe qui.

—Rien de plus facile que de vous assurer que ces mots sont de mon mari. Son écriture est curieuse, très allongée. Aucune liaison dans les lettres. Puis, remarquez ce papier... Il porte l'en-tête de Me Parlanget, notaire à Creil. C'est de l'étude de Me Parlanget que mon mari m'écrivit, au moment où il va partir, avec M. Valognes, et parce qu'il ne veut pas que je reste plus longtemps dans l'incertitude. “ Bon espoir ! ” Cela ne répondait-il pas à nos préoccupations, à l'un comme à l'autre ? “ Bon espoir ! ” Est-ce la parole d'un assassin qui prépare un crime ?

Modeste, qui n'avait encore rien dit, intervint à ce moment.

—Et ma mère, en me montrant, ce jour-là, cette lettre, m'a dit quelques mots dont je me souviens très bien : “ Il s'agit de toi, ma fille. Courage ! Je ne puis t'en dire davantage, mais demain, sans doute, tu sauras tout.”

—Eh bien, le lendemain que vous a dit votre mère ? fit le juge.

—Le lendemain, monsieur, fit Marceline, nous apprenions l'assassinat de M. Valognes et l'arrestation de M. Beaufort.

Le juge paraissait en proie à une extrême agitation.

Evidemment il avait en lui un doute qui venait de grandir tout à coup, un doute que confirmait la parole de Marceline, mais qui était né quelques jours auparavant lorsque Gérard était venu lui faire sa déclaration et se porter garant de l'innocence de M. Beaufort.

Mais tout cela n'était pour lui qu'autant de preuves morales. Et tant qu'une piste nouvelle ne viendrait pas dérouter ses soupçons, la balance de sa conviction pencherait vers la culpabilité.

Toutefois il voulut s'assurer que Marceline n'avait pas menti en lui faisant le récit qu'il venait d'entendre.

Pour cela, il n'avait qu'à interroger Beaufort.

Il l'envoya chercher à la maison d'arrêt.

—Monsieur, demanda Mme Langon, ce serait un grand bonheur pour mon mari que de voir sa fille... Nous ne demandons point de le voir en secret et nous n'avons nulle raison pour cela, puisque vous avez reçu ma confiance... Lorsque vous aurez entendu mon mari, voulez-vous lui permettre d'embrasser sa fille, devant vous, monsieur, oh ! devant vous ?...

—Soit, dit M. Laugier, devant moi.

La mère et la fille passèrent dans un cabinet voisin. Quelques minutes après, Beaufort arriva.

Ce déshonneur immérité qui le frappait ne l'avait pas abattu.

Il marchait la tête haute et le regard fier.

Il avait même changé d'allure... Autrefois il était un peu courbé par la tristesse des vingt dernières années de son existence. Maintenant il se redressait, confiant dans son innocence.

—Monsieur, dit le juge, sans autre préambule, quelle était la raison qui vous avait fait rechercher M. Valognes le jour du meurtre et pourquoi l'accompagniez-vous à son château de La Novice ?

—Je désirais l'entretenir longuement du mariage de son fils avec une jeune fille que je connais et que j'aime... oh ! que j'aime de tout mon cœur...

—Et le nom de cette jeune fille ?

—Modeste Langon...

—Quel intérêt aviez-vous à ce mariage... et pourquoi aviez-vous été choisi par Mme Langon ?

—Des liens étroits... d'amitié m'unissent à elle.

—D'amitié... seulement ?

Beaufort regarda fixement le juge.

—Rien ne m'empêche de dire la vérité, monsieur... et vous paraissez la connaître déjà... Veuillez me dire seulement si vous avez vu Marceline Langon...

—Elle est ici.

—Alors elle a dû tout vous dire, afin de vous prouver que ce n'était pas pour assassiner Valognes que je le suivais à La Novice.

—Elle m'a tout dit, en effet.
—Eh bien, monsieur, vous savez maintenant que Marceline Langon est ma femme, que Modeste, la fiancée de Robert Valognes, est ma fille.
M. Laugier alla ouvrir la porte derrière laquelle se tenaient les deux femmes.

—Venez, dit-il simplement.
Elles entrèrent. Beaufort pâlit et chancela. La joie était trop forte. Marceline s'avança vers lui :
—Pierre, dit-elle, j'ai tout dit à ta fille... Elle connaît maintenant les secrets de sa mère... Tu peux l'embrasser... Elle est prête à t'aimer comme tu le mérites et à te faire oublier, par ses baisers, toutes les souffrances si cruelles qui te viennent de moi.

Le juge écoutait et regardait.
Mais ces trois êtres, heureux de se retrouver ensemble, en dépit de l'endroit même où ils se revoyaient, ne pensaient plus à lui et s'ouvraient leur cœur, comme s'il n'y avait pas eu là un étranger.

Beaufort pressait la jeune fille dans ses bras.

Il répétait passionnément :

—Ma fille ! mon enfant !... ma fille chérie !...

Et Modeste pleurait en disant :

—Mon père !

—Qu'elle est belle ! Et tu es aussi bonne et aussi intelligente que tu es belle ! Quel bonheur ! Comme il est facile de tout oublier, lorsqu'on éprouve une aussi grande joie !...

Et il la couvrait de baisers, puis reprenait :

—Et dire que je t'ai vue toute petite... à Saint-Denis... que je t'ai retirée de ce canal maudit où tu te serais noyée sans moi... et que je t'ai tenue dans mes bras... et que rien dans mon cœur ne m'a crié que tu étais ma fille !... Que je suis heureux de cet accident, si tu savais, chère enfant... Car, grâce à lui, tu me dois la vie deux fois... aime-moi beaucoup... d'abord parce que j'ai beaucoup pleuré, ensuite parce que je suis deux fois ton père... enfin, parce que je suis si en retard, si en retard pour tes baisers !... Tu m'en dois tant, de tes caresses !...

—Oh ! mon père, je vous aime... et rendrai votre vieillesse heureuse.

—Car tu ne me crois pas coupable, n'est-ce pas ?

—Non.

—Bien sûr ?

—Par ma mère et par vous, je le jure !...

—Que tu me fais de bien et que je voudrais te le rendre... Prends patience va, ma fille, on ne peut me garder longtemps en prison. Quelles que soient les preuves relevées si malheureusement contre moi, il faut que cela prenne fin bientôt. Ou je serai rendu à la liberté par le juge d'instruction, avec une ordonnance de non-lieu—ou je passerai en cour d'assises. Et je serai acquitté. Soyez toutes deux certaines que l'on ne trouvera pas un jury ayant la conscience assez légère pour me condamner, moi, Pierre Beaufort, comme coupable d'assassinat. Je pardonne à M. Laugier mon arrestation. Il a eu, en quelque sorte, la main forcée par ces indices singuliers. Et je ne souhaite qu'une chose : c'est de comparaître en cour d'assises. Une ordonnance de non-lieu ne me rendrait pas l'honneur,—à moins que le vrai coupable ne fût découvert. Elle laisserait à jamais peser sur moi des soupçons. Je ne veux pas. Je veux la discussion en pleine lumière. Je veux sortir de la cour, innocent, acclamé et la tête haute.

Puis il s'approcha de Marceline.

Celle-ci gardait les yeux baissés.

—Marceline, dit-il, ce n'est pas au moment où je retrouve ma fille que je puis garder pour toi de la rancune... Tout le passé douloureux, je l'oublie ! Tu n'as pas été coupable envers moi. Je reconnais que ta conduite a été franche et loyale. Je te pardonne.

Marceline tomba à genoux et éclata en sanglots.

—Non, pas à mes genoux, mais dans mes bras. Marceline... Je te pardonne, te dis-je, et je te remercie de l'enfant que tu me donnes...
Il la releva et la pressa contre sa poitrine.

—L'âge n'a pas affaibli l'amour que j'avais pour toi, Marceline. Je te revois avec mes trente ans, comme lorsque tu en avais vingt. Lorsque je serai libre, nous irons au château de ton père, à Benavant...
—Benavant n'a pas été vendu ? dit-elle.

—Non. Je l'ai conservé... comme une relique précieuse... comme le souvenir de mon bonheur et de mon malheur...
—Que tu es bon, Pierre !

—Nous irons à Benavant, tons les deux, seuls, comme à un pieux pèlerinage... Et tu verras, Marceline, que nous y retrouverons les sensations d'autrefois... Le bonheur est là, puisque c'est là que nous l'y avons laissé. C'est donc là aussi qu'il faut que nous allions le chercher... adieu, Marceline... je vois M. Laugier qui me fait signe de me retirer...
Et se tournant vers Modeste :

—Adieu, chère bien-aimée, toi que je ne connaissais pas il y a quelques jours et que j'aime cependant avec autant de jalousie que si je t'avais consacré ma vie tout entière... Adieu, à bientôt. Ne pleurez pas... Ayez confiance. Imitiez-moi.

Et il sortit, toujours fièrement, entre les deux gendarmes qu'un coup de sonnette de M. Laugier avait appelés.

Marceline et Modeste prirent congé du magistrat.

Celui-ci les salua, soucieux et distrait.

M. Pinson entra sur ces entrefaites.

—Monsieur le juge n'a pas d'ordres à me donner ?

—Aucun autre ordre que celui que vous connaissez. Surveillez le docteur Gérard, surveillez-le étroitement.

—Monsieur le juge n'a pas de renseignements complémentaires à me donner ?

—Non, en fait, je n'en ai pas. Cependant, je puis vous avouer mes incertitudes. Je crois que nous faisons fausse route, M. Pinson, et que décidément M. Beaufort pourrait bien être plus malheureux que coupable.

—Ah ! si M. Gérard voulait parler !

—Il ne parlera pas. Donc, de la finesse et faites diligence, M. Pinson. Les preuves—car il en existe—me forcent à renvoyer M. Beaufort à la chambre des mises en accusation. Il m'est impossible d'agir autrement. De là, en cour d'assises. Il ne faut pas que l'affaire aille si loin, M. Pinson. S'il y a un coupable autre que Beaufort... il faut le trouver, coûte que coûte, avant huit jours.

—Avant huit jours, je l'aurai trouvé, M. Laugier.

Et en sortant, M. Pinson murmurait :

—Oui, je le trouverai, et ce n'est pas en surveillant M. Gérard, mais bien ce satané joueur d'orgue, que je le découvrirai ! En avant, donc, et à nous deux, Jan-Jot...
—

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

I

On se rappelle que le docteur Gérard, en quittant Glou-Glou, le jour où le brave homme l'avait si bien servi, lui avait donné rendez-vous le lendemain dans la matinée.

Le lendemain, vers dix heures, Jan-Jot sonnait chez le docteur.

On l'introduisit aussitôt après son coup de sonnette.

Il était attendu.

Il posa son orgue dans un coin du corridor, derrière la porte, et jetant un regard d'inquiétude sur la domestique qui le regardait faire en souriant :

—Surtout, n'y touchez pas, c'est sacré !...

Et il grimpa l'escalier pour rejoindre Gérard. Il frappa,

—Entrez !...

—C'est moi, fidèle au rendez-vous ! dit le mendiant avec gaieté.

—J'en suis heureux, Jan-Jot, asseyez-vous, mon ami.

—Ce n'est pas de refus. J'ai déjà pas mal voyagé, ce matin. Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur le docteur ?

—Jan-Jot, au moment de faire appel à votre intelligence et à votre dévouement, laissez-moi vous rappeler que c'est à moi que votre mère doit la vie... à moi et aux soins charitables de ma mère...
—Est-ce que vous croyez que je l'ai oublié, M. Gérard... Oh ! non, vous ne me faites pas cette injure, n'est-ce pas ?

—Laissez-moi vous rappeler, également, que si ma mère a été malheureuse, c'est par votre faute... C'est votre ivrognerie à Grindelwald qui vous a empêché de remettre à M. Pierre Beaufort la lettre qui lui était destinée.

—Vous êtes cruel, M. Gérard... dit le joueur d'orgue... Je me souviens de cette abominable action et j'en ai autant de remords que si je l'avais commise hier seulement...
Il avait parlé d'une voix sourde, les yeux honteux et baissés.

—C'est donc avec bonté que ma mère vous a récompensé de votre malheureux oubli.

—Oui... je le sais... faut-il me faire tuer pour elle ?

—Non mais il faut sauver un homme de l'ignominie d'une condamnation infamante... l'arracher à la justice, à la cour d'assises...
—Cet homme, c'est M. Pierre Beaufort, le mari de madame Langon.

—Oui.

—Ah ! le pauvre homme, en voilà un qui a souffert... Si vous l'aviez vu, dans le temps, à Benavant, après le départ de votre mère... C'était à faire pitié... et il n'y a pas longtemps, quand je suis allé lui porter une lettre de la part de madame Langon, si vous l'aviez vu encore, c'était à fendre l'âme... Et quel vin, dans sa cave... M. Gérard... quel vin !... Travailler pour lui ; c'est travailler pour votre mère, pour vous, pour m'acquitter... J'en suis... Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Gérard réfléchit pendant quelques minutes.

—J'ai le plus grand intérêt à ne perdre aucune action, ni faits, ni gestes de M. Dagnerre de Morienval, l'ancien associé de M. Beaufort.

—Il est toujours malade ?

—Toujours, mais il va mieux. La guérison ne peut tarder longtemps. Lorsqu'il sera guéri, il voudra sortir, et lorsqu'il sortira, il faut que je sache où il ira.

—Vous le saurez.

—Arrangez-vous donc, Jan-Jot, pour ne jamais le perdre de vue, et si vous remarquez en lui quelque chose d'extraordinaire prévenez-moi.

—C'est entendu. Mais, dites-moi, M. Gérard, est-ce que par hasard vous soupçonneriez M. Dagnerre ?

—Je n'ai de soupçons sur personne.

JULES MARY

A suivre

La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratives du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extrait véritable de la racine de salsepareille de l'*Ilon-duras*, la variété la plus riche en propriétés médicinales.

Guérit le Catarrhe Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend

Guérit LES SCROFULES les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux vieillards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.



Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les comforts qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modique. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement bourrés sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés

MONTREAL A BOSTON
Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.
Chaque jeudi et vendredi.

MONTREAL A CHICAGO
Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.
Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL
Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.
Chaque samedi.

Montreal à Vancouver et Seattle
Laisse la gare Du'houise à 8.40 p.m.
Chaque mercredi

Ces chars sont directs, sans changement
CHARS COLONS.—En outre des chars Touristes, des chas Colons, con truits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

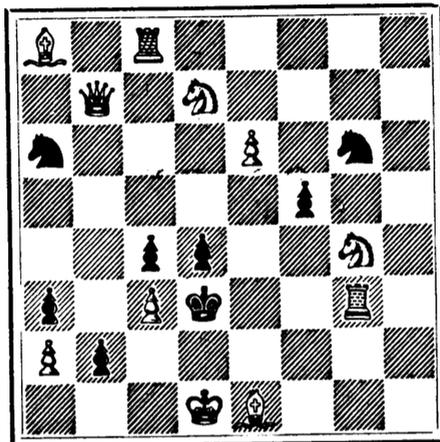
Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Saigeurs, Montréal. Les amateurs sont invités

No 78.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—9 pièces



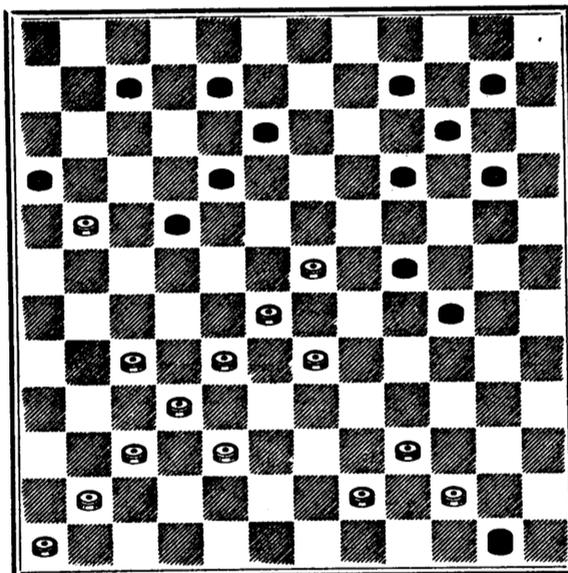
Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 85. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.

Noirs—14 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 83

L'auteur nous fait remarquer qu'il y a eu erreur dans ce problème, le pion noir 5 doit être à 4 et le pion blanc 12 à 11.

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	36	30	52
48	41	4	17
41	36	42	29
70	63	69	53
53	47	52	41
62	57	51	49
60	34	45	67
34		6	gagne.

2e solution en 7 coups.

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	36	30	52
48	46	4	17
62	57	51	49
41	35	45	67
70	63	69	53
65	59	52	65
60		6	gague.

Solutions justes par MM. J. F. B. Guy, Montréal; L. Dufréne, Trois-Rivières.

Solution des problèmes d'Echecs—No 76

Blancs	Noirs
1 T 6 FD	1 R 4 F
2 D 7 R	2 C 3 R
3 D pr C mat	
	Si: 1 P 5 D
2 D 7 R échec	2 R 4 D
3 T 5 F mat	
	Si: 2 R 4 ou 5 F
3 T 6 FR mat	
	Si: 1 C 3 C
2 F pr C	2 R 4 F
3 D 4 FR mat	

No 72

1 D 8 TD
2 Mat selon le coup des Noirs.

Solution de la fin de partie No 10

Blancs	Noirs
1 E 2 C, échec	1 R 1 C
2 F 7 C	2 F 5 T
3 C 4 F	3 F 2 R
4 C 5 D	4 F 4 CR
5 F 3 F	5 F 8 FD
6 C 6 F, échec	6 R 1 T
7 C 4 R, échec	7 R 1 C
8 F 7 CR	8 F 4 CR
9 C 6 D	9 F 2 R
10 C 5 FR, mat.	

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GRANDE VENTE

du mois de

JANVIER 1893

Lisez les quelques lignes suivantes pour vous convaincre que la grande vente de janvier est réellement une vente à bon marché.

Manteaux par centaines vendus à des réductions variant de 10 à 50 par cent de réduction.

Etoffes à Robes vendues à des réductions variant de 10 à 50 par cent de réduction.

Coupons d'étoffes à Robes vendus à moitié prix.

Garnitures pour robes en soie, en mohair, acier, etc Lignes spéciales vendues à 50 par cent de réduction. Moitié du prix marqué.

Mouchoirs pour dames et enfants vendus de 10 à 50 par cent de réduction.

Tapis de tables, tidy, etc., en feutre avec desseins et fleurs japonaises appliqués, vendus à 50 par cent de réduction. Exactement à moitié prix.

Un lot immense de boutons variant de 10c à 50c la douzaine, vendu à 2c la doz.

Ventes en laine pour dames vendues moitié du prix marqué: \$1.25 pour 63c, \$1.00 pour 50c, 75c pour 38c, 50 pour 25c.

Jouets de toutes sortes, à moitié prix pour le mois de Janvier.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tel. 2193

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants de 7 à 12 ans, par semaine. Les abonnements partent au 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

ou

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.



EN PARFAITE SANTE. 11
FILLMORE, DUBUQUE Co., Ia., sept. 1889.

Mademoiselle K. Finnigan, écrit: "Ma mère et ma sœur ont fait usage pour la névralgie du Tonique Nerveux de Koenig. Elles sont maintenant en parfaite santé et ne cessent de louer ce fameux Tonique.

BIENFAITEURS DE L'HUMANITE.
CADYVILLE, CLINTON Co., N.Y., 24 déc. 1890.

J'éprouve beaucoup de plaisir de rendre mon témoignage sur la guérison suivante opérée par la vertu extraordinaire du Tonique Nerveux du Père Koenig. Un pauvre jeune homme de ma paroisse tombait, depuis des années, dans des convulsions très fortes. Abandonné par tous les médecins il est aujourd'hui (mirabile dictu) fort et robuste, en pleine santé. Nulle doute que le Tonique Nerveux du Père Koenig lui a sauvé la vie. Que Dieu vous bénisse, vous, nobles bienfaiteurs de l'humanité; ce bon jeune homme, ses parents, moi-même et tous mes paroissiens prient pour vous. Je ne puis trouver des paroles assez convenables pour vous exprimer mes remerciements. Je suis cordialement votre ami tout dévoué,

J. M'GOWAN, Pire, Recteur.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London, Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué.; La Roche & Co., Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la

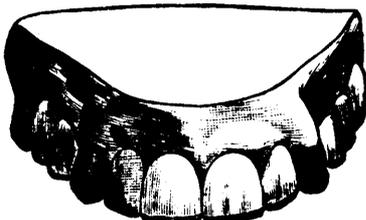
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre lent le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Désirez-vous prendre des forces, de la nourriture, du stimulant, vous aurez tout cela en vous servant

— D E —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

26748

ROBILARD 27, rue St-André.— Seul comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon embouteillé sur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130 St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleres et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUFFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été côté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintes fois (si possible), meilleur que jamais.

Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

THIS PAPER may be found on the 22nd Dec. at the following places: Montreal, 113, rue St-Laurent; Quebec, 113, rue St-Jacques; Sherbrooke, 113, rue St-Jacques; Ottawa, 113, rue St-Jacques; Kingston, 113, rue St-Jacques; Toronto, 113, rue St-Jacques; London, 113, rue St-Jacques; Hamilton, 113, rue St-Jacques; Windsor, 113, rue St-Jacques; Detroit, 113, rue St-Jacques; Chicago, 113, rue St-Jacques; New York, 113, rue St-Jacques; Boston, 113, rue St-Jacques; Philadelphia, 113, rue St-Jacques; Baltimore, 113, rue St-Jacques; Washington, 113, rue St-Jacques; St. Louis, 113, rue St-Jacques; St. Paul, 113, rue St-Jacques; Minneapolis, 113, rue St-Jacques; St. Petersburg, 113, rue St-Jacques; New Orleans, 113, rue St-Jacques; San Francisco, 113, rue St-Jacques; Portland, 113, rue St-Jacques; Seattle, 113, rue St-Jacques; Tacoma, 113, rue St-Jacques; Vancouver, 113, rue St-Jacques; Victoria, 113, rue St-Jacques; Montreal, 113, rue St-Jacques.

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées. Visites et correspondance sollicitées



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 6513



leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toute irrégularité et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou l'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **THE DR. WILLIAMS' MED. CO.**